

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

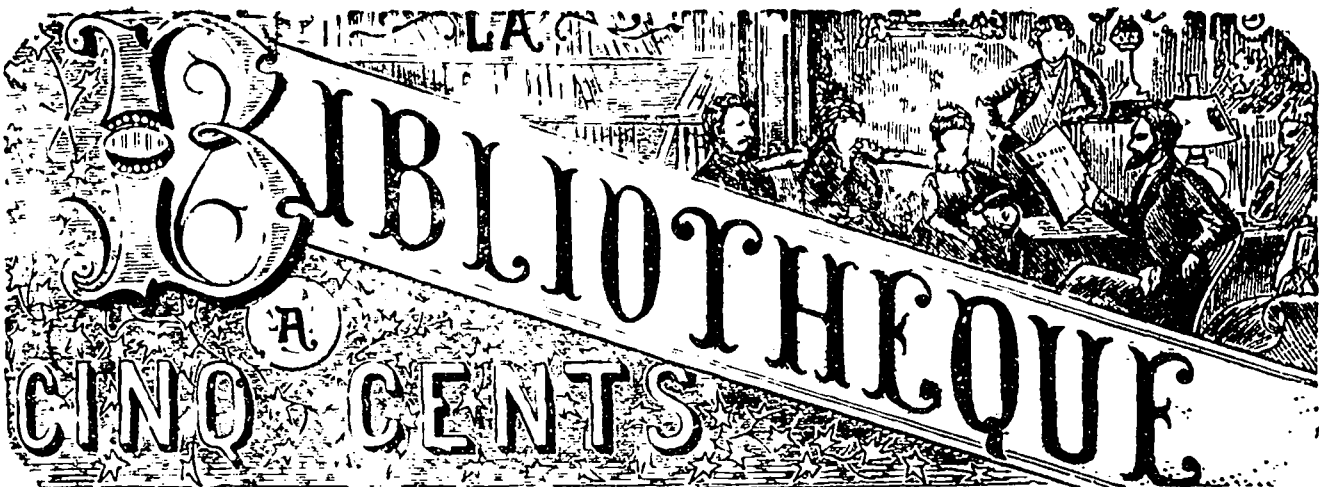
Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publiée et imprimée par Poirier Bossotto & Co, 516 Rue Craig

Vol. XV { PAR AN } \$2.50 MONTREAL. 6 JUILLET 1893. { UN NUMERO } 5 CENTS No. 13

SOUFFRANCE INCONNUE

TREIZIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"



Trois hommes, ayant chacun un revolver à la main, firent irruption dans la chambre du drame. (P. 307.)

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les joudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & Cie,

EDITEURS-PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTREAL, 6 JUILLET 1893.

SOUFFRANCE INCONNUE

TREIZIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"

I

NOUVELLE VISITE

—Veux-tu, chère mère, reprit André après un nouveau silence, que nous parlions encore de M. le comte de Rosamont ?

—Je suis prête à répondre à toutes tes questions.

—Quand M. de Rosamont t'a proposé de t'épouser, tu lui as répondu : " Non, c'est impossible." Tu ne pouvais lui répondre autrement. Mais quand il t'a parlé du duel dans lequel mon père a été tué, t'a-t-il laissé à entendre qu'il avait été pour quelque chose dans ce drame ?

—Non. Le duel a eu lieu indépendamment de sa volonté.

—Ce drame n'a absolument rien de compromettant pour toi ou mon père, mais si on revenait sur ces événements les méchants pourraient peut-être les interpréter malicieusement contre toi ou mon père. Mon mariage avec Mlle de Mégrigny me ferait des envieux et pour l'humilier on pourrait faire planer des soupçons sur toi au sujet du duel de mon père. Pour éviter cela, je ferais mieux de ne pas épouser Mlle de Mégrigny, je ne me marierai jamais.

—André, malheureux enfant, que dis-tu ? s'écria la Dame en noir.

Et elle regarda son fils avec une expression d'indicible anxiété.

—Nous parlerons de cela plus tard, ma mère ; en ce moment c'est de M. le comte de Rosamont qu'il s'agit.

—N'est-ce pas lui qui m'a fait remettre cette lettre mystérieuse qui m'a tout révélé ?

—Non, non, répondit Mme Clavière, d'une voix forte et avec l'accent de la conviction, M. de Rosamont n'est pas capable d'une pareille infamie.

Un pli amer se dessina sur les lèvres du jeune homme.

Il se disait que prendre un faux nom pour se faire aimer d'une jeune fille, était bien aussi une infamie.

—Écoute, André, écoute, reprit la Dame en noir ; le comte comprit que je ne voulais pas, absolument pas, te faire connaître ces événements douloureux.

C'était lui dire clairement que ce qu'il voulait était impossible et qu'il devait renoncer à ses projets.

—Et, d'ailleurs, m'écriai-je, quand même André saurait tout, il n'accepterait pas vos offres ; non, il ne les accepterait pas : il les repousserait avec indignation, peut-être même avec colère et mépris !

—Tu as dit cela à M. de Rosamont ?

—Oui, je lui ai dit cela.

—Ah ! ma mère, merci !

—Oh ! je savais bien comment je pouvais parler en ton nom.

—Alors, il n'a plus insisté ?

—Il n'a plus insisté et il m'a répondu : "—Vous m'enlèvez violemment l'espoir auquel se rattachait ma vie ; vous faites de moi un désespéré !" Et il ajouta :

"—Je n'ai pas à récriminer, à faire entendre des plaintes, j'ai mérité mon sort !"

Je n'ai pu m'y tromper, André ; en me parlant ainsi, M. de Rosamont avait le désespoir dans l'âme. C'est à ce moment que tu es entré et que tu as mis fin à un entretien également douloureux pour le comte et pour moi.

Le jeune homme, la tête inclinée sur la poitrine, resta quelques instants songeur.

—Chère mère, reprit-il, maintenant que le passé m'est connu, consentirais-tu à épouser le comte de Rosamont ?

—André, pourquoi me fais-tu cette question ?

—Mais pour savoir si tes idées ne se sont pas modifiées.

—Je n'ai pas changé de résolution, et je ne suis nullement disposée à manquer à la promesse que je me suis faite à moi-même, à genoux devant le lit où André Clavière venait de rendre le dernier soupir.

André, très ému, saisit la main de sa mère et la serra fortement.

—Veux-tu, reprit la Dame en noir presque à voix basse, que je te révèle un autre secret, qui n'est connu que d'une seule personne ?

Le jeune homme ne put s'empêcher de tressaillir, et regardant sa mère avec étonnement et comme inquiet :

—Que veux-tu donc dire ? fit-il.

—Avant sa mort, j'ai aimé André Clavière comme un ami ; je ne pouvais pas l'aimer autrement, puisque je n'avais pas eu le temps encore de reprendre mon cœur. Que se passa-t-il en moi aussitôt qu'il eut cessé de vivre ? Je n'ai jamais su me l'expliquer : l'amitié que j'avais pour le vivant se changea subitement en amour pour le mort.

—Oh !

—Oui, mon fils, j'aimai d'amour André Clavière mort, je l'aimai d'un amour profond, irrésistible, étrange, qui me le faisait voir, dans son cercueil, plein de vie et me souriant. Et il fallait qu'il fût bien réel et bien puissant, cet amour, puisque, malgré les années écoulées, il vit toujours dans mon cœur !

André, les yeux démesurément ouverts, contemplant sa mère comme en extase.

—Ah ! s'écria-t-il, maintenant, mieux encore que tout à l'heure, je comprends ton deuil éternel !

—Et tu comprends également que je veuille rester fidèle à mon mort bien aimé ! André, si j'épousais le comte de Rosamont, c'est que tu me l'aurais ordonné !

Les yeux du jeune homme se remplirent d'une clarté soudaine et il répliqua d'un ton vif.

—Un fils reçoit les ordres de sa mère et ne lui en donne pas.

Après une pause :

—Ma mère, reverras-tu M. le comte de Rosamont ?

—Je ne sais pas.

—Tu penses qu'il reviendra ?

—Oui, et dans ce cas, je n'aurai pas la cruauté de lui fermer ma porte.

—Sais-tu où il demeure à Avranches ?

—Oui : il est descendu à l'hôtel de France.

—Il me semble que pour éviter à tous deux une nouvelle et pénible entrevue, tu pourrais lui écrire.—Tu lui dirais que je

sais, à présent, tout ce que tu avais cru devoir me cacher, que tu m'as fait connaître ses projets, ses offres et, que, comme toi je me suis écrié :

—Jamais ! Jamais !”

Alors, ma mère, M. le comte de Rosamont comprendra qu'il s'est grandement fait illusion, et il s'abstiendra de toute nouvelle tentative.

—Il était sincère en me parlant, dit Mme Clavière comme songeuse, nous allons faire un désespéré.

André eut un sourire amer.

—Tu le plains ? fit-il.

—Il est malheureux, j'ai pitié de lui.

Pendant un instant, le jeune homme arrêta son regard sur sa mère, comme s'il eût voulu lire au fond de sa pensée.

—Et que vas-tu faire ? demanda-t-il.

—Lui écrire ainsi que tu viens de me le conseiller.

—C'est bien. Maintenant, je te laisse ; j'ai un certain nombre de pièces à examiner et à signer.

Il allait s'éloigner. La Dame en noir le retint en lui saisissant le bras.

—André, encore un mot !

—Je t'écoute, ma mère.

—Tout à l'heure tu t'es écrié : “ Je ferais mieux de ne pas épouser Mlle de Mégrigny, je ne me marierai jamais ! ” Tu n'as pas dit cela sérieusement, n'est-ce pas ?

Si maître qu'il fût de lui-même, le sous-préfet ne put s'empêcher de tressaillir, et ses traits se contractèrent visiblement.

—Chère mère, répondit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, ne te tourmente pas inutilement à mon sujet, je n'ai pas à te répondre aujourd'hui ; attends quelques jours, et, alors, je te ferai part de mes intentions.

En parlant ainsi, André pensait à la lettre de M. ou de Mme Beaugrand que sa mère ne tarderait pas à recevoir.

Il se retira presque précipitamment, laissant la Dame en noir en proie à une affreuse anxiété.

—Ah ! il médite quelque chose, murmura-t-elle. Il souffre, le pauvre enfant, il souffre et il cherche à me le cacher !

Elle laissa échapper un long soupir, resta quelques instants plongée dans de sombres réflexions, puis elle passa dans sa chambre pour écrire au comte de Rosamont, ainsi qu'il avait été décidé.

Comme celle de la veille, elle adressa cette lettre à M. Jean Raymond, à l'Hôtel de France.

Elle la remit à Louise, qui la porta immédiatement.

Celle-ci vint dire à sa maîtresse que la commission dont elle l'avait chargée était faite.

—C'est bien, ma fille, merci, dit Mme Clavière.

La femme de chambre se retira.

Mais elle reparut au bout de quelques minutes, disant :

—M. Jean Raymond fait demander à madame de vouloir bien le recevoir.

La Dame en noir, effrayée, bondit sur ses jambes.

—Mon Dieu ! murmura-t-elle, mais il n'a donc pas compris !

Puis, à Louise, qui attendait :

—Faites entrer, dit-elle.

Le comte fut introduit dans le salon.

Il était d'une pâleur livide et en proie à une agitation violente.

—Monsieur le comte, dit Mme Clavière, je pensais qu'après avoir lu ma lettre...

—J'aurais bouclé ma valise et immédiatement quitté la ville, interrompit M. de Rosamont avec une profonde amertume ; en effet, en lisant entre les lignes de votre lettre, j'ai compris que vous me donniez cet ordre ; mais je ressemble en ce moment à un malheureux qui se noie et fait des efforts surhumains pour s'accrocher à quelque branche de salut. Dans la situation où je me trouve, si près de tomber dans le désespoir, je viens encore tendre mes mains suppliantes vers ceux qui peuvent me sauver ! Marie, Marie, ne me repoussez pas !

—Hélas ! monsieur le comte, je ne peux que prendre part à votre douleur et souffrir avec vous.

—André est-il donc si impitoyable ?

—Il n'est pas impitoyable ; mais il a son amour-propre, sa fierté, son orgueil.

—N'ai-je donc aucun espoir de le fléchir ?

—Aucun, monsieur le comte.

—Il a été dur, cruel pour moi. Pas un mot ; je lui ai tendu ma main, il ne m'a pas présenté la sienne.

—Il connaissait tout depuis quelques jours, et en entrant dans ce salon, où il pensait me trouver seule, il a deviné, à notre attitude à tous deux, qu'il était en présence de l'ancien fiancé de sa mère.

—Oh ! j'ai bien vu à son regard, à sa physionomie tourmentée, que quelque chose de terrible se passait en lui. Mais comment a-t-il appris ce que vous aviez mis tant de soin à lui cacher ? Vous l'a-t-il dit ?

—Un écrit anonyme lui a été remis.

—Au Jardin public, n'est-ce pas ? il y a eu hier huit jours, par un homme portant le costume des maquignons normands ?

—André ne m'a pas dit quel jour il avait reçu ce papier, ni comment, ni par qui il lui avait été remis.

Cet écrit, monsieur le comte, qui est évidemment l'œuvre d'un misérable, cachait certaines choses à mon fils ; il ne lui disait point, par exemple, le nom de ce fiancé infidèle.

Mais André en savait trop, hélas ! pour que je lui laissasse ignorer la moindre chose ; sans réticence, je lui ai fait connaître toute ma vie.

—Et qu'a-t-il dit, alors ?

—Ah ! le cher enfant, il s'est écrié que les souffrances que j'avais endurées me rendaient plus chère encore à son cœur de fils, et dans un redoublement de tendresse, il m'a prise dans ses bras et m'a couverte de baisers.

—Oh ! le brave et noble enfant ! Dans le passé, Marie, il a pu voir qu'un indigne : moi !

La Dame en noir baissa la tête, et après un silence, elle reprit :

—Quand je lui appris que vous étiez depuis quelque temps déjà dans cette ville, l'idée lui vint que c'était vous qui lui aviez fait remettre l'écrit anonyme.

—Il croit cela ! exclama M. de Rosamont d'une voix déchirante.

—Il ne l'a pensé qu'un instant, monsieur le comte, car il a bien vite reconnu que vous n'aviez pu commettre une pareille infamie.

—Marie, j'étais au Jardin public quand l'homme dont je vous ai parlé tout à l'heure, a mystérieusement remis au sous-préfet le papier en question. J'ai vu l'individu aborder André, et j'ai vu celui-ci prendre le pli et le mettre dans sa poche.

Déjà j'avais remarqué cette espèce de campagnard, aux allures singulières, et il m'avait semblé qu'il ne m'était pas inconnu.

Après qu'il eut remis le papier à André, je l'attendis à l'extrémité d'une allée et me postai de façon à bien voir son visage. Cette fois, Marie, dans cet homme, qui s'était affublé d'un costume de paysan et qui a été, autrefois un de mes amis, je reconnus le baron de Simiane.

—Mon Dieu ! s'écria la Dame en noir, devenant affreusement pâle. Mais que nous veut-il donc cet homme, ce maudit ? Après m'avoir insultée, après avoir tué André Clavière, de quelle espèce de vengeance nous poursuit-il donc, mon fils et moi ?

—La présence de ce misérable à Avranches et la remise du pli au sous-préfet m'avaient fort intrigué, répliqua le comte. Qu'est-ce que du Simiane pouvait demander au sous-préfet d'Avranches ? Pourquoi avait-il pris un déguisement ? Je me faisais beaucoup d'autres questions, et ne pouvant trouver réponse à aucune, j'étais très perplexe.

Mais à présent que je connais le contenu de l'écrit remis à André, je devine à quoi tiennent ces manœuvres ténébreuses de du Simiane.

—Ah ! moi aussi, je crois deviner !

—André doit épouser Mlle Henriette de Mégrigny, qui est

la nièce de de Simiane ; eh bien ! il est facile de voir que le baron veut, par tous les moyens, empêcher ce mariage. Mais pourquoi ? me direz-vous. Le motif existe, certainement ; mais je ne saurais le deviner quant à présent. Toutefois, nous pouvons être sûrs que de Simiane agit dans un but d'intérêt personnel.

Je connais un peu sa vie, elle est abominable ; il s'est ruiné et s'il n'a pas réussi à ruiner complètement sa sœur, ce n'est pas sa faute, car il a tout fait pour cela.

— Je le sais, je le sais !

— Il a dû, autrefois, s'enfuir de Paris pour échapper à ses créanciers.

— Et à la cour d'assises, murmura la Dame en noir.

— Où est-il allé ? poursuivit le comte ; je l'ignore. Comment a-t-il vécu hors de France ? Je ne le sais pas davantage. Il est revenu, et je suis bien convaincu que, actuellement, il ne vit que d'expédients.

— Ah ! monsieur le comte, quel misérable que cet homme !

— Je l'ai assez connu pour savoir ce qu'il est et doit être.

— Il est capable de commettre toutes les infamies, tous les crimes... Ah ! je tremble, j'ai peur !

— Rassurez-vous, Marie ; il ne peut rien contre vous et votre fils.

— N'est-ce donc rien que de faire souffrir mon cher enfant ? Ecoutez, monsieur le comte, André m'a déclaré qu'il n'épouserait pas Mlle de Mégrigny, qu'il ne se marierait jamais. Voyez comme la plaie faite à son cœur par la révélation méchante est profonde. Il ne veut plus épouser Mlle de Mégrigny, et il l'aime, il l'adore, le malheureux ! et vous me dites de me rassurer, monsieur le comte, quand toutes les terreurs sont en moi... Mais le désespoir peut s'emparer de mon enfant, et alors...

Un sanglot déchirant s'échappa de sa poitrine.

— Marie, vous voulez rassurer André au sujet de son amour pour Mlle de Mégrigny, en lui faisant comprendre que rien, dans ce qu'il sait maintenant, ne peut mettre empêchement à son mariage. Vous devez vous imposer cette tâche et je vous y aiderai.

— Vous, monsieur le comte ?

— Oui, car je veux lui parler aussi, ici, devant vous, et je vais vous prier de vouloir bien le faire appeler. Mais, auparavant, un mot encore à propos de de Simiane ; ce misérable menace votre tranquillité, le bonheur d'André ; il devient mon ennemi, et je saurai découvrir le mobile de ses agissements et le but qu'il veut atteindre.

Il n'a pas d'affection pour sa sœur ; loin de là, il l'a prise en haine, et l'idée me vient que cette révélation faite à André pourrait bien n'être qu'un acte de basse et lâche vengeance exercée contre Mme Beaugrand et sa fille.

— Et moi aussi, peut-être, monsieur le comte.

— C'est possible ; car les misérables comme de Simiane n'oublient rien.

Maintenant, Marie, voulez-vous faire venir votre fils ?

— Monsieur le comte, je crains...

— Oh ! je vous en prie !

— Ainsi, vous le voulez absolument ?

— Oui, car mon dernier espoir est dans cette entrevue.

La Dame en noir laissa échapper un soupir.

— Je vous laisse un instant, monsieur le comte, dit-elle.

Elle entra dans sa chambre et traça rapidement ces lignes :

“ Je suis dans le petit salon avec M. de Rosamont. Il tient absolument à te parler. Viens ! ”

Elle mit le billet dans une enveloppe, revint dans le salon et sonna la femme de chambre, qui se présenta aussitôt.

— Tenez, Louise, dit Mme Clavière, en lui remettant le pli, portez ceci tout de suite à M. André.

II

EXPIATION

Le sous-préfet ne se fit pas attendre.

Quand il entra dans le salon, très calme en apparence, il vit sa mère et le comte debout, très émus l'un et l'autre, elle appuyée au marbre de la cheminée, lui au milieu de la pièce, tenant ses bras croisés.

Il enveloppa sa mère d'un long regard, puis s'avança de quelques pas et s'inclina respectueusement devant M. de Rosamont.

— Monsieur André Clavière, dit le comte d'une voix que l'émotion rendait chevrotante, ne me permettez-vous pas de vous tendre une seconde fois la main avec l'espoir de toucher la vôtre ?

Le jeune homme tressaillit violemment, et après un instant d'hésitation, il fit deux nouveaux pas en avant et mit sa main dans celle du comte.

— Merci, merci ! murmura M. de Rosamont, ayant de grosses larmes dans les yeux.

Il y eut quelques instants de silence.

— Monsieur André, reprit le comte, un secret que votre excellente mère avait cru devoir vous cacher, vous a été révélé tout récemment par un écrit anonyme. Mais l'auteur de cet écrit, que j'ai vu et reconnu au Jardin public après qu'il vous eut parlé, n'atteindra pas, je vous le promets, le but de lâche vengeance qu'il poursuit.

Il a voulu faire le mal, et des choses heureuses, j'en ai la conviction, seront le résultat de son odieuse action. J'ai fait connaître son nom à Mme Clavière, et je vais aussi vous dire qui est ce misérable : c'est le baron Raoul de Simiane.

— De Simiane ! répéta André, comme étourdi.

— Oui, l'homme méprisable qui a tué en duel M. André Clavière, votre père, qui s'était fait le défenseur de Marie Sorel, votre mère.

— Mais que nous veut-il donc, cet homme ? Que lui a fait ma mère ? Que lui ai-je fait, moi ? De quoi veut-il tirer vengeance ?

— Je ne connais pas ses projets ; mais soyez certain que cet homme dégradé, haineux, cherche à frapper cruellement sa sœur et sa nièce, et vous-même ainsi que votre mère. Mais je vous le répète, il n'atteindra pas le but qu'il poursuit.

Il est des êtres méchants et vils, qui jaloussent le bonheur des autres, prennent en haine ceux qui sont heureux et font le mal uniquement pour le plaisir de le faire. Cependant, je crois, jusqu'à preuve du contraire, que le baron de Simiane agit, en cette circonstance, dans un but d'intérêt personnel.

Le sous-préfet laissa échapper un soupir et baissa la tête.

Il comprenait enfin qu'en lui écrivant cette lettre, on n'avait eu en vue que de le séparer de Mlle de Mégrigny.

— Monsieur André, reprit le comte, nous n'avons plus à nous occuper, pour l'instant, du baron de Simiane. Quels que soient ses projets, il ne parviendra pas à les mettre à exécution ; je serai là pour l'en empêcher ; oui, nous ferons avorter ses combinaisons ténébreuses.

Le jeune homme secoua tristement la tête.

— Maintenant, monsieur André, continua le comte, permettez-moi de vous parler comme un ami à son ami, à cœur ouvert.

Le passé, un passé bien douloureux pour moi, vous est connu, entièrement connu, puisque votre mère vous a appris ce que l'écrit anonyme vous avait laissé ignorer. Vous m'avez jugé sévèrement, vous en aviez le droit ; car homme du devoir, d'une rigidité absolue dans vos principes, ne vous étant jamais écarté du chemin de l'honneur, n'ayant jamais commis une faute, même une de celles qu'on pardonne à la jeunesse, vous ne pouviez être qu'un juge sévère.

Monsieur André, je reconnais avoir mérité toute votre sévérité. La faute dont je me suis rendu coupable est énorme,

oh ! oui, énorme, puisque je la considère maintenant comme un crime. Ah ! si sévère que vous puissiez l'être pour le faux Lucien Gervois, je le suis plus encore, moi, pour le comte de Rosamont, et c'est aux sentiments seuls de votre cœur que je fais appel.

Le sous-préfet avait un visage de marbre qui ne laissait rien deviner de ses impressions.

M. de Rosamont poursuivit ;

— Celui qui n'a jamais rien eu à se reprocher est tolérant et mieux disposé que d'autres à l'indulgence. Indulgent, vous l'êtes, monsieur André, et c'est votre indulgence que j'implore.

J'ai été coupable. Ah ! votre mère a versé bien des larmes, la pauvre Marie Sorel, et ces larmes retombent aujourd'hui en amertume dans mon cœur ! Dieu seul sait ce que j'ai souffert : à mon tour, j'ai aussi versé des larmes brûlantes.

Je l'ai dit à votre mère, monsieur André, et je le répète devant vous, mes regrets, ma douleur et mon repentir ont bien vengé Marie Sorel, oh ! oui, bien vengée ! Et en ce moment, moi, un vieillard, tremblant comme le criminel devant ceux qui vont le condamner, je tends vers vous mes mains suppliantes, je vous implore !

— Monsieur André, reprit le comte, pouvez-vous être seul sans pitié, implacable ?

— Ma mère m'a tracé mon devoir, monsieur le comte, répondit le jeune homme d'une voix grave et claire : elle a pardonné, je pardonne !

M. de Rosamont, violemment agité, retenant ses sanglots, s'empara des deux mains d'André, et les serra fiévreusement :

— Monsieur André, votre mère vous a dit combien je désire réparer, autant que possible, tout le mal que j'ai fait et comment je le voudrais ?

— Oui, monsieur le comte, ma mère m'a dit cela. Mais elle vous a répondu qu'elle n'avait plus à demander aucune réparation ; elle vous a également répondu que ce que vous désiriez était impossible.

Je ne doute pas, monsieur le comte, reprit André, que vous n'ayez mûrement réfléchi à ce que vous voudriez faire ; sans doute, vous y trouveriez une satisfaction personnelle ; mais, je vous le demande, quel intérêt y avons-vous, ma mère et moi ?

M. de Rosamont tressaillit et regarda le sous-préfet avec une sorte de stupeur.

— Oh ! vos intentions sont bonnes, continua André, et nous reconnaissons, ma mère et moi, que c'est à un noble sentiment que vous obéissez. Mais vous, vous trompez, monsieur le comte, quand vous parlez de réparation : le mal qui n'existe plus n'a pas à être réparé. Vous nous offrez votre fortune dont nous n'avons pas besoin : ma mère ne saurait faire plus de bien qu'elle n'en fait, et moi, c'est bien résolu, je donnerai ma vie entière au travail. Vous offrez à ma mère le titre de comtesse. Mais, voyons, monsieur le comte, ma mère peut-elle changer contre un titre, si brillant qu'il soit, le nom de l'homme généreux, admirable, qui l'a épousée.

Il est mort ; c'est sa mémoire que ma mère m'a appris à respecter, à vénérer, à bénir ; c'est lui que ma mère m'a constamment donné comme exemple.

Et tu sais, ma mère bien-aimée, tu sais si j'ai partagé ton admiration pour celui que tu pleurais, et si je ne me suis pas efforcé de lui ressembler autant qu'il m'était possible !

Et ce nom d'André Clavière, monsieur le comte, je le porte avec fierté, avec un noble orgueil, il est ma gloire.

Un sanglot déchira la poitrine de M. de Rosamont. Lentement il se redressa et d'une voix brisée :

— Monsieur André, dit-il, je n'ai rien à vous répondre : vous me condamnez, je subirai ma peine ! Vous reconnaîtrez un jour que mon affection pour votre mère était grande et sincère, elle remplit mon cœur et sera désormais toute ma vie.

Ah ! c'eût été trop de bonheur pour moi. J'avais cru la chose possible, je me trompais ; c'était le rêve d'un malheureux qui espérait encore un peu de joie en ce monde. Comme

il était beau, ce rêve ! Il s'en est allé comme s'en vont tant de choses qui brillent un instant, passent et disparaissent avant qu'on les ait pu saisir. Hélas ! c'est la dernière illusion de ma vie qui m'abandonne !

Vous me repoussez, monsieur André, s'écria-t-il, mais n'importe, vous ne pouvez pas m'empêcher de m'intéresser à votre bonheur et à celui de votre mère.

Le front du jeune homme devint subitement très sombre, et il laissa échapper un sourd gémissement.

— André, s'écria la Dame en noir, en se précipitant vers lui, tu souffres, tu souffres horriblement, et tu caches quelque chose à ta mère ; je le vois, je le sens ! André que me caches-tu ?

Ce matin, tu t'es écrié : " Je n'épouserai pas Mlle de Mégrigny, je ne me marierai jamais ! Et quand je t'ai demandé ce que signifiaient tes paroles, tu m'as répondu : " Ne te tourmente pas inutilement, dans quelques jours je te parlerai de mes intentions. " Tes intentions ! Mon Dieu ! mais que médites-tu donc ? que veux-tu donc faire ? Ah ! je ne le devine que trop.

Elle se tourna brusquement vers M. de Rosamont.

— Monsieur le comte, dit-elle d'une voix oppressée, André aime Mlle de Mégrigny de toute la force de son âme, il l'aime à en mourir, peut-être, et quand tout est décidé, et quand tout est convenu, qu'il n'y a plus qu'à fixer le jour du mariage, il ne veut plus se marier, lui-même brise son bonheur, son avenir, sa vie, parce que son père a eu un duel à son sujet, quelque temps après notre mariage. Il craint que ce drame soit faussement interprété et ne tourne à la confusion de Mlle de Mégrigny, si elle devenait sa femme. C'est là une fausse délicatesse.

— Henriette de Mégrigny aime André, et le malheureux ne pense pas à la douleur qu'il va lui causer, et il ne pense pas qu'il peut la tuer ! Oh ! l'insensé ! l'insensé !

— Monsieur André, dit le comte gravement, vous ne ferez pas cela, vous ne pouvez pas le faire.

Le jeune homme se redressa, une flamme dans le regard.

— Je ne veux pas, exclama-t-il, je ne veux pas qu'on réveille ces événements que des gens malveillants chercheront à faire tourner contre mon père ou ma mère et à la confusion de Mlle de Mégrigny bien que la conduite de mon père et de ma mère ait été honorable.

La Dame en noir s'empara d'une des mains de son fils, et la serrant avec force :

— Je n'ai rien à craindre de l'opinion du monde, dit-elle avec un accent de douleur profonde ; il n'y a pas de tache dans le passé de Marie Sorel et de la veuve d'André Clavière.

— Monsieur André, dit le comte, c'est à de beaux et nobles sentiments de délicatesse que vous obéissez ; il ne faudrait pas cependant, les pousser à l'exagération et vous laisser entraîner par excès de scrupules, faciles à combattre, d'ailleurs, à une détermination qui pourrait avoir les plus déplorables conséquences. Vous êtes prêt à faire le sacrifice de votre bonheur ; mais demandez-vous donc si vous avez le droit de détruire le bonheur, de briser la vie d'une jeune fille qui vous aime et a mis toute sa confiance en vous.

André eut un tremblement convulsif. Sa poitrine se soulevait violemment. On le voyait prêt à sangloter. Il était blanc comme un suaire.

— Monsieur le comte, reprit Mme Clavière, ce qui effraye, ce qui épouvante mon malheureux enfant, je le devine ; c'est la révélation qu'il se croirait obligé de faire à sa fiancée, à Mme et à M. Beaugrand ; mais il n'a rien à leur dire, rien à leur apprendre, de même qu'il n'y a rien à leur cacher dans notre passé.

S'adressant à son fils, elle continua :

— Tu n'as rien à leur apprendre, André, rien : Mme Beaugrand et son mari savent tout :

— Que dites-vous, ma mère ?

— Ils savent tout, te dis-je, tout ! Tu sais comme ils m'estiment et comme ils te trouvent digne de leur fille.

— Ainsi, ma mère, vous dites qu'ils savent...

— Oui, tout.

— Mais comment ont-ils appris.

— Ah ! comment ? comment ? Mais ne t'ai-je donc jamais dit que M. Beaugrand avait été l'ami d'André Clavière ?

— Jamais, ma mère.

— Eh bien ! je te l'apprends aujourd'hui, Philippe Beaugrand et André Clavière se sont connus sur les bancs du lycée et une sincère amitié les unissait. M. Beaugrand a assisté son ami dans ce duel qui devait lui être si fatal, et c'est par M. Beaugrand que j'ai connu la cause de cette rencontre.

Rien de ce qui s'était passé à la Jonchère n'a été caché à M. Beaugrand, qui est constamment resté auprès de son malheureux ami.

Enfin, M. Beaugrand et un autre ami d'André Clavière, appelé Charles Balley, avant d'avoir été les témoins du duel, avaient été également les témoins du mariage.

Encore une fois, mon cher enfant, M. Beaugrand n'ignore rien. Voyons, est-ce qu'il ne t'a pas toujours aimé comme le fils de son ami ? Est-ce que son plus vif désir n'est pas de te voir le mari de sa belle-fille, sachant que votre bonheur à tous deux est dans cette union.

Tu ne connais pas encore bien M. Philippe Beaugrand ; mais je te le ferai connaître ; tu sauras qu'il a toujours été pour ta mère un ami sûr et dévoué, tu sauras tout ce qu'il a fait pour moi.

J'ai connu Mme Beaugrand peu de temps après la mort de M. de Mégrigny, dans une circonstance extrêmement douloureuse pour elle ; je pus alors lui rendre un léger service et, reconnaissante, elle devint mon amie. Elle aussi avait de terribles secrets ; elle me les confia. Va, il n'est guère de famille où l'on ne puisse mettre la main sur une plaie saignante.

Est-ce que Mlle Henriette de Mégrigny, si charmante, si adorable, si parfaite, perd une seule de ses qualités parce qu'elle a pour oncle le baron de Simiane, un misérable ?

— Oh ! non, ma mère !

— Elle est toujours Henriette comme toi tu es toujours André.

— André, André, reprit la Dame en noir d'une voix vibrante, diras-tu encore que tu ne peux plus épouser Mlle Henriette de Mégrigny ?

— Ah ! ma mère ! ma mère ! fit le jeune homme éperdu et haletant.

Il poussa un cri rauque et s'abattit sur un fauteuil en éclatant en sanglots.

— Le malheureux, le malheureux enfant ! exclama la pauvre mère affolée, il a écrit !

— Peut-être, madame, dit tristement le comte, mais il vous a comprise, rien n'est perdu encore.

— Ah ! je ne sais pas, je ne sais pas... Il me semble que je deviens folle !... Mon Dieu, je tremble pour lui et pour elle ! Oh ! la pauvre enfant, quel coup terrible !

— Marie, reprit M. de Rosamont, vais-je donc vous quitter en un pareil moment ?

— Il le faut, monsieur le comte ; je vous en prie, laissez-moi seule avec mon malheureux enfant.

Le comte enveloppa d'un long regard le jeune homme, qui sanglotait, la tête dans ses mains, laissa échapper une plainte sourde et, se tournant vers la Dame en noir :

— Adieu, adieu ! dit-il.

Il marcha vers la porte, en chancelant, se retourna avant de sortir et prononça encore une fois le mot.

— Adieu !

Mme Clavière tomba à genoux devant son fils.

III

PAUVRE HENRIETTE

Monsieur Beaugrand était parti le matin de bonne heure, prévenant sa femme qu'il coucherait à Paris, et que peut-être même il ne lui serait pas possible de revenir avant le surlendemain soir.

Il prévoyait que plusieurs affaires urgentes lui demanderaient plus de temps qu'il ne le voudrait.

Mais ces affaires terminées, il prendrait ses dispositions afin de pouvoir rester à Bresle les autres jours de la semaine.

Charlotte Pinguet et Julie Verrier, que l'on avait envoyé chercher à la gare, étaient arrivées le samedi soir. Nous croyons inutile de dire qu'elles avaient été reçues très affectueusement, comme des amies.

Mme Beaugrand était aussi de celles qui se souviennent des services rendus et ne s'affranchissent point de la reconnaissance.

Or, le lundi matin, après le premier déjeuner, on causait dans le petit salon. Charlotte parlait du plaisir qu'elle avait éprouvé en voyant la mer pour la première fois, racontait les excursions aux environs d'Avranches et la visite au Mont Saint Michel, disant combien le jeune sous-préfet s'était montré gracieux et aimable.

Sur tout ce que disait Charlotte, Julie renchérissait. Il était impossible de trouver un jeune homme plus charmant que M. André Clavière ; du reste ne ressemblait-il pas à sa mère, qui était la meilleure et la plus parfaite de toutes les femmes ?

Henriette, rougissante, écoutait, ravie, les éloges à l'adresse de celui qu'elle aimait.

Un domestique apporta plusieurs lettres sur un plateau d'argent ; Mme Beaugrand les prit et lut rapidement les suscriptions.

Henriette, gracieusement penchée vers sa mère, lisait en même temps qu'elle.

— En voici trois pour M. Beaugrand, dit Blanche.

— Il les lira à son retour, ajouta Henriette ; on les placera sur son bureau de même que celles qui pourront venir ce soir et demain matin. Les autres sont pour toi, maman. Ah ! celle-là est d'André, je reconnais son écriture.

— En effet, dit Mme Beaugrand, c'est son écriture, et, d'ailleurs, l'enveloppe porte le timbre d'Avranches.

— Oh ! cette lettre est de lui, bien sûr ; je reconnais son écriture entre mille. Il m'a écrit la semaine dernière, c'est à toi qu'il écrit aujourd'hui.

— Chacune à son tour, fit Mme Beaugrand en riant.

— Maman, il faut lire tout de suite la lettre d'André.

— Et les autres ?

— Après.

— Allons, mademoiselle Impatiente, je fais ce que tu veux. Mme Beaugrand rompit le cachet, sortit la lettre de l'enveloppe et la déplia.

— Maman, reprit la jeune fille d'une voix câline, me permets-tu de lire avec toi ?

— Oui, petite curieuse.

Et s'adressant à Charlotte et à Julie, elle ajouta en souriant :

— Voilà les enfants ; il faut toujours qu'on fasse leur volonté.

Henriette s'approcha plus encore de sa mère et toutes deux, en même temps, commencèrent à lire. Mais la jeune fille devorait les lignes, et avant que Mme Beaugrand eût compris et eût eu le temps d'empêcher Henriette de continuer sa lecture, la pauvre enfant était frappée en plein cœur.

Elle devint subitement pâle comme une morte, ses yeux s'ouvrirent démesurément et ses mains s'appuyèrent fortement sur son cœur. Puis, aussitôt, elle poussa un grand cri rauque et tomba à la renverse, ne donnant plus signe de vie.

Un cri déchirant de la mère avait répondu au cri de sa fille. La lettre fatale s'était échappée de la main de Blanche, qui se dressa comme par un ressort et, folle de terreur et de douleur, se précipita au secours d'Henriette.

Mais, déjà, Julie Verrier avait relevé la jeune fille et s'était accroupie pour lui soutenir la tête, pendant que Charlotte se mettait en devoir de dégrafer la robe et le corset.

La pauvre Henriette ne respirait plus, on ne sentait plus battre son cœur, on pouvait croire qu'elle était morte.

Mme Beaugrand, affolée, cherchait un flacon de sels qu'elle ne trouvait pas et répétait constamment, d'une voix étranglée :

— Il a tué ma fille ! il a tué mon enfant !

A ce moment, la pauvre mère était véritablement folle, elle ne savait plus ce qu'elle faisait, elle avait la tête perdue.

Elle allait de sa fille à la porte, revenait près d'Henriette, tournait, s'agitait, prononçant toujours ces mots :

— Il a tué ma fille !

Enfin sa main saisit le cordon de la sonnette qu'elle agita avec violence.

Pendant ce temps, Charlotte avait trouvé le flacon de sels dans un vide-poche et le faisait respirer à la jeune fille, que Julie tenait toujours dans ses bras.

Les coups de sonnette avaient mis en émoi les serviteurs. Ce n'était pas ainsi que madame appelait habituellement la femme de chambre ou le maître d'hôtel. Evidemment, il se passait quelque chose d'extraordinaire.

En même temps que la femme de chambre, deux autres domestiques accoururent.

Mme Beaugrand leur montra sa fille pâle, inerte, froide et rigide comme un cadavre.

— Elle est morte, peut-être ! dit-elle entre deux sanglots.

Puis elle donna cet ordre :

— Qu'on coure chercher le médecin !

Le maître d'hôtel partit aussitôt.

La femme de chambre, qui s'était avancée au milieu du salon, demanda si l'on avait besoin d'elle.

— Pas en ce moment, lui répondit Charlotte ; si nous avons besoin de vous, votre maîtresse vous appellera.

La femme de chambre n'avait pas à insister, elle se retira.

La mère s'était agenouillée devant sa fille, avait pris ses mains et les couvrait de baisers et de larmes.

Le tableau était navrant. Maintenant les trois femmes sanglotaient. En présence de cette scène de douleur, de désespoir, on aurait pu croire que la malheureuse enfant avait cessé de vivre.

On se décida à la relever tout à fait et à la porter sur un canapé où elle resta étendue, toujours dans la même immobilité de marbre.

Hélas ! malgré tous les soins qu'on lui prodiguait, elle ne revenait pas à la vie.

Et au milieu du lugubre silence du salon, lequel n'était troublé que par le bruit des sanglots et des gémissements, s'élevait la voix de la pauvre mère, répétant :

— Il a tué ma fille !

Charlotte et Julie comprenaient bien que c'était la lettre d'André Clavière qui avait porté à la jeune fille un coup terrible. Mais que contenait-elle donc, cette lettre ?

Mme Pinguet l'avait ramassée et mise dans sa poche ; mais elle était trop discrète, trop honnête, pour avoir seulement le désir de la lire. Elle et Julie ne songeant guère non plus, à ce moment, à interroger Mme Beaugrand.

Elles ne pouvaient que faire des suppositions, car rien ne leur faisait soupçonner la vérité.

Quel malheur était-il arrivé, depuis si peu de temps qu'elles avaient quitté Avranches ? La Dame en noir avait elle été subitement atteinte d'un mal qui mettait sa vie en danger ? Mon Dieu, c'était possible. Mais cela aurait-il pu frapper Henriette au cœur avec tant de violence ? Non, ce n'était pas cela ; il y avait autre chose. Quoi ? Il fallait le chercher dans ces paroles que Mme Beaugrand répétait à chaque instant :

— Il a tué ma fille !

Quand le docteur, qui s'était hâté d'accourir, arriva au château, il vit les serviteurs consternés, la douleur et la terreur étaient peintes sur les visages.

— Eh bien ? interrogea-t-il, s'adressant à la femme de chambre.

— Nous ne savons rien, répondit-elle, si ce n'est que madame et ses amies gémissent et pleurent.

— Où est Mlle Henriette ?

— Toujours dans le salon.

Le médecin se dirigea vers le salon, où il entra après s'être annoncé en frappant.

Mme Beaugrand, qui s'était de nouveau agenouillée auprès de sa fille, bondit sur ses jambes à la vue du docteur.

— Ma fille est morte ! ma fille est morte ! s'écria-t-elle les yeux hagards et en agitant désespérément les bras.

— De grâce, madame, calmez-vous ! dit le médecin.

Il lui prit la main, la serra affectueusement et s'approcha de la jeune fille, qu'il examina attentivement et ausculta.

— Rassurez-vous, dit-il ; c'est une syncope, et la vie de Mlle Henriette ne me paraît point menacée.

— Docteur, ne cherchez-vous pas à me tromper ?

— Mais non, madame, non. Hé, mon Dieu, pourquoi vous tromperais-je ?

— C'est juste, mon bon docteur ; ah ! voyez vous, je n'ai plus la tête à moi, je suis folle !

— Vous êtes trop impressionnable, trop nerveuse. Depuis combien de temps dure cette syncope ?

— Depuis bientôt une heure.

— Hum ! fit le médecin.

— Docteur, vous redoutez quelque chose.

— Non, mais il faut tout de suite employer des moyens énergiques pour rappeler cette chère enfant à la vie.

— Une longue demi-heure s'écoula.

Enfin, on put s'apercevoir que le jeune fille respirait. Toutefois, elle ne reprenait pas ses sens.

— Il faut la transporter dans sa chambre, dit le docteur, la déshabiller et la coucher.

Il prit Henriette dans ses bras et ce fut lui qui la porta dans sa chambre.

Maintenant, le médecin était soucieux ; on voyait des rides se creuser sur son front.

Quand on eut mis Henriette dans son lit, il l'examina de nouveau avec une grande attention, l'ausculta encore, et longuement, fit des pressions sur les bras et les épaules.

— Mon Dieu, mais elle ne revient pas à elle ! dit la mère éplorée, elle ne fait toujours aucun mouvement ; docteur, mon bon docteur, qu'est-ce que cela signifie ?

Le médecin se redressa et murmura :

— Elle dort !

— Elle dort, dites-vous, docteur ?

— Oui.

— Elle n'est donc plus en syncope ?

— Sans transition, elle est passée de l'évanouissement dans le sommeil.

— Est-ce qu'elle va dormir longtemps ainsi ?

Cette question parut embarrasser fort le docteur.

— Mais, balbutia-t-il, je ne peux pas dire...

— Ah ! après m'avoir rassurée, vous m'effrayez !

— Faut-il vous répéter encore que la vie de Mlle de Mégrigny n'est pas en danger ?

— Mais ce sommeil ! il est étrange, ce sommeil ! Docteur j'ai peur... il faut réveiller ma fille.

— Elle se réveillera d'elle-même.

— Mais quand, mon Dieu, quand ?

— Je ne peux pas le dire.

Et comme Mme Beaugrand le regardait avec stupéfaction, il ajouta :

— Quand elle aura assez dormi.

Ce que le docteur n'osait pas dire tout de suite à la pauvre mère, c'est qu'il venait de reconnaître que la jeune fille était tombée en léthargie.

Avec de bonnes et rassurantes paroles, il parvint à calmer un peu Mme Beaugrand. Alors il lui demanda quelle était la cause de l'émotion violente qui avait déterminé la syncope.

— Vous êtes notre ami, mon cher docteur, je n'ai pas à vous cacher cela, répondit Mme Beaugrand ; c'est une lettre que j'ai reçue ce matin et que ma pauvre enfant a lue en partie... Hélas ! j'ignorais ce qu'elle contenait, je ne pouvais pas m'en douter.

—Elle apportait donc une foudroyante nouvelle, cette lettre ?

—Oui, foudroyante, docteur.

—D'où vient-elle ?

—D'Avranches.

—Ecrivez, alors, par Mme Clavière ou son fils ?

—Oui, par son fils.

—Puis je vous demander maintenant ce que contient de si terrible la lettre de M. Clavière ?

—Docteur, je n'ai pas eu le temps d'en achever la lecture. Mais, dans mon trouble, qu'ai-je donc fait de cette lettre maudite ? Je ne me souviens pas...

—Madame, dit vivement Charlotte, elle s'est échappée de vos mains, je l'ai ramassée et mise dans ma poche, la voici.

Elle ajouta, en remettant la lettre à Blanche :

—J'ai pensé qu'il pouvait être prudent de la soustraire aux yeux des domestiques.

Mme Beaugrand remercia Charlotte d'un regard.

Elle lut rapidement. Puis elle tendit la lettre au docteur, disant :

—Voyez, mon cher docteur, voyez, et vous comprendrez combien a été violent le coup porté à ma pauvre enfant.

A son tour, le docteur lut la lettre.

—C'est incompréhensible, inimaginable, murmura-t-il. Qu'est-ce que cela veut dire ? En vérité, on s'rait tenté de croire que c'est un insensé ou un halluciné qui a écrit cela. Et cette lettre est de M. André Clavière ? Quel noir fantôme son imagination a-t-elle donc créé de toute pièce ? Tout cela est étrange, chère madame, tout à fait étrange.

A ce moment, Mme Beaugrand, qui jusque-là ne s'était livrée à aucune réflexion, tressaillit et ses traits se contractèrent.

C'est à peine si elle entendit le docteur qui lui disait :

—Je crois bien que cette fois encore, chère madame, il n'y a qu'un malentendu créé par les susceptibilités exagérées, étranges même de M. André Clavière. Je suis convaincu que ce nouvel orage passera vite à la suite d'une explication devenue nécessaire.

Eh bien ! continua-t-il, ce sommeil de Mlle de Mégrigny qui, je vous le répète, n'a rien qui m'inquiète, est une sorte de faveur que Dieu lui accorde. En effet, elle souffrait horriblement ; mais la douleur n'existe pas dans le sommeil.

Votre fille va dormir ainsi pendant trois ou quatre jours, plus peut-être, mais ne vous en effrayez point : Mlle de Mégrigny est en catalepsie, et ce sommeil, qui n'a rien de dangereux, je vous le dis encore, va nous donner le temps d'apporter le remède voulu, le seul qui soit efficace au coup terrible qu'elle a reçu.

Ce sont les joies qu'elle a rêvées, c'est son bonheur qu'elle a pu croire un instant à jamais détruit qu'il faut lui rendre.

Il ne lui restera de cette lettre, qu'elle a lue en partie, qu'un vague souvenir, le souvenir d'un mauvais rêve, si, à son réveil elle voit son fiancé auprès d'elle.

—Ah ! il ne viendra pas ! s'écria Mme Beaugrand éperdue, il ne viendra pas !... Entre lui et ma fille tout est fini ! Ah ! je sais, je sais... Ma fille est perdue, perdue !

Elle s'affaissa sur un siège, comme une masse, et éclata en sanglots, la figure cachée dans ses mains.

—Pauvre mère ! soupira le docteur.

Il fit signe à Charlotte et à Julie de se retirer.

Il resta quelques instants encore auprès de la jeune fille, puis il s'approcha de Mme Beaugrand.

La crise de larmes s'était calmée ; mais Blanche était maintenant dans un complet état de prostration, et son regard fiévreux avait un éclat singulier, qui effrayait.

—Courage, chère madame, courage, lui dit le docteur, en lui prenant les mains ; je vais vous quitter, mais je reviendrai dans l'après-midi et aussi souvent que ma présence ici pourra être utile.

Elle regarda le docteur, comme étonnée, et ne fit pas un mouvement.

Peut-être n'avait-elle pas compris ou même entendu ce qu'il venait de lui dire.

Le médecin s'en alla. Il était attendu pour un accouchement.

Longtemps encore Mme Beaugrand resta dans le même état de prostration. Il semblait qu'elle fût devenue subitement inconsciente. Elle gardait la même immobilité que sa fille, et sa figure avait la pâleur d'ambre de celle d'Henriette.

Enfin, se ranimant tout à coup, elle bondit sur ses jambes et jeta ce cri :

—Le misérable !

Elle s'approcha du lit, et secouée par un tremblement convulsif, elle contempla la belle tête de son enfant, sans vie, comme celle d'une morte, enfoncée à demi dans le duvet de l'oreiller.

—Elle dort, murmura-t-elle, elle dormira ainsi plusieurs jours et le docteur m'a dit de ne point m'effrayer. Ah ! ma fille, ma fille adorée, dois-tu donc souffrir autant que ta malheureuse mère a souffert ? Oh ! je te vengerai ; oui, oui, tu seras vengée !

Le maudit, l'infâme ! il a osé s'attaquer à mon enfant ! Son rôle sera donc toujours de briser, de détruire le bonheur des autres !

Maintenant, une foule de pensées se croisaient, se heurtaient dans la tête en feu de Mme Beaugrand. Et de ce chaos surgissait l'image d'un démon : face horrible, au sourire railleur, au regard menaçant.

C'était son frère !

—Mon Dieu, gémit-elle, pourquoi ne nous avez-vous pas depuis longtemps délivré de ce monstre ?

Elle s'assit sur une chaise, près du lit, et, le visage dans la couverture, elle se remit à pleurer.

Nous avons dit que Mme Beaugrand, en écoutant le docteur, avait été éclairée par une pensée subite. Oui, elle avait deviné que le baron de Simiane n'était pas étranger à cette lettre d'André Clavière, qui avait failli tuer Henriette sur le coup.

Elle ne se trompait pas. D'ailleurs, pour elle, le doute n'était pas possible. Est-ce que, lors de l'audacieuse visite qu'il lui avait faite, son misérable frère ne l'avait pas menacée, sur son refus très net, très absolu, d'intervenir auprès de Mlle Dubessy en faveur de M. Alfred de Linois ?

Donc, elle n'avait plus à chercher d'où pouvait venir le coup qui frappait si cruellement sa fille et elle en même temps.

Le maudit, reprenant ses menées ténébreuses d'autrefois, poursuivait son œuvre infernale. Il lui fallait de nouvelles victimes.

Toutefois, si Mme Beaugrand ne se trompait pas en accusant son frère, elle s'éloignait de la vérité au sujet des révélations que le misérable avait pu faire, soit qu'il eût eu un entretien avec le jeune sous-préfet ou qu'il lui eût écrit.

Elle interprétait à sa manière la lettre d'André, et cet obstacle insurmontable dont parlait le jeune homme, qui le séparait à jamais de Mlle de Mégrigny, qui ne lui permettait plus de l'épouser, elle ne le voyait pas où il était réellement.

Elle ne voyait rien qui pût expliquer et justifier cette rupture presque brutale.

De là ces paroles qu'elle avait prononcées, dans un cri qui répondait aux angoisses de son âme :

“ Il ne viendra pas ! Ma fille est perdue ! ”

C'est qu'elle connaissait bien André, si fier, si droit, si rigide dans ses principes ; c'est qu'elle savait bien que, dût-il endurer le martyre, nulle puissance au monde ne pouvait l'empêcher d'agir d'accord avec sa conscience et ses sentiments si pleins de délicatesse.

Blanche eut un instant la pensée d'envoyer un télégramme à son mari pour le prier de revenir immédiatement à Brest.

Mais après avoir réfléchi, elle renonça à cette idée, en se disant :

—Sa présence ici ne changerait rien à ce qui est ; comme moi, hélas ! il ne pourrait rien faire. La journée se passa dans la douleur et parut longue comme une semaine de pluie.

Le médecin était revenu deux fois dans l'après-midi.

Malgré tout ce qu'on avait pu lui dire, Mme Beugrand n'avait pas voulu s'éloigner de sa fille. Mais elle était extrêmement fatiguée et pouvait à peine se tenir debout. Un peu de repos lui était absolument nécessaire ; car il était à craindre qu'elle ne tombât sérieusement malade.

Elle voulait, disait-elle, passer la nuit près du lit de sa fille. Cependant, vers dix heures du soir, sentant d'ailleurs ses forces épuisées, elle se rendit aux prières de Charlette et de Julie et, après avoir couvert de baisers le visage de Henriette, elle se laissa emmener par sa femme de chambre, qui l'aida à se déshabiller et à se coucher.

Ce fut Julie qui passa la nuit dans la chambre de la jeune fille. Et, comme il avait été convenu, Charlotte vint la remplacer à six heures du matin afin qu'elle pût, à son tour, prendre quelques heures de repos.

Les deux femmes, n'ayant pas osé interroger Mme Beugrand, ignoraient absolument ce qui avait pu causer la catastrophe.

Les domestiques ne savaient rien également ; ils s'interrogeaient entre eux, mais ne pouvaient que se livrer à des commentaires. Seule, la femme de chambre, avec cette perspicacité si grande chez la femme, devinait que quelque chose venait encore se mettre en travers du mariage de Mlle de Mégrigny et d'André Clavière.

Charlotte et Julie s'étaient demandé ce qu'elles devaient faire. N'était-il pas convenable qu'elles prissent congé de Mme Beugrand ? Mais s'il leur semblait que, par discrétion, elles dussent quitter le château, elles sentaient aussi qu'une retraite précipitée était blâmable. En effet, leur départ ne ressemblerait-il pas à une fuite, et ne serait-il pas considéré comme une sorte de lâcheté ?

Après avoir examiné le pour et le contre, elles se dirent :

— Nous devons rester.

IV

LE RÉVEIL

La Dame en noir était seule dans son boudoir.

Tout en travaillant à une tapisserie, elle réfléchissait. Toutes ses impressions se reflétaient sur sa physionomie. Elle était triste, bien triste, et de temps à autre un long soupir s'échappait de sa poitrine.

Deux petits coups frappés à la porte la firent tressaillir, et avant qu'elle eût eu le temps de répondre : " Entrez ! " la porte s'ouvrit toute grande et Louise jeta ces mots :

— Madame, c'est M. Beugrand !

La Dame en noir se dressa tout d'une pièce en poussant une exclamation de joie. Et comme le député entra dans le salon, elle courut à lui en s'écriant :

— Ah ! mon ami, mon ami !

Elle lui prit les deux mains, et vivement :

— Avant-hier, hier et ce matin j'attendais une lettre de vous ou de Blanche ; mais vous êtes venu ; ah ! cela vaut mieux que tout. Vite, mon ami, donnez-moi des nouvelles de Bresle ; Blanche, Henriette...

— Savez-vous qu'André a écrit ?

— Le malheureux ! il me l'a dit.

— Et vous savez ce qu'il a écrit ?

— Oui, maintenant.

— Ma femme a beaucoup pleuré.

— Ah ! moi aussi, j'ai pleuré ! Mais Henriette ?

— Elle a lu une partie de la lettre ; le coup a été foudroyant.

— Pauvre chère enfant !

— Et depuis lundi elle est en léthargie.

— Mon Dieu !

— Je n'ai plus besoin de vous dire pourquoi je suis ici.

— Vous venez chercher André ?

— Oui. Consentira-t-il à me suivre ?

— S'il le fallait, je lui en donnerais l'ordre. Mais depuis lundi, il ne vit plus ! Il est dans une inquiétude mortelle.

Comme moi, il attendait une lettre. Vous le verrez tout à l'heure ; venez vous asseoir, mon ami ; il faut, avant tout, que je vous apprenne ce qui s'est passé ici.

— Marie, dites-moi tout ; il est inquiet, m'avez-vous dit ?

— Désolé, au désespoir, mon ami ; oh ! comme il voudrait ne pas l'avoir écrite, cette lettre ! Et tout à l'heure, quand il saura...

— Nous lui cacherons la vérité sur l'état de sa fiancée ; ce sera assez tôt de le prévenir en arrivant à Bresle.

— Oui, oui, vous avez raison. Mais, moi, ami, cette léthargie...

— N'inspire aucune inquiétude sérieuse au docteur ; elle a même été, dit-il, heureuse pour Henriette, en la frappant, momentanément, d'insensibilité. Ce qui serait redoutable, à présent, c'est le réveil, le retour à la vie, si André n'était pas là, auprès d'elle.

— Vous le trouverez bien changé ; en quelques jours il a vieilli de plusieurs années ; il se nourrit à peine et toutes ses nuits sont mauvaises ; la nuit dernière, ne pouvant dormir et fatigué par l'insomnie, il s'est levé et a travaillé jusqu'au jour. Vous pensez bien, mon ami, qu'avec un pareil régime, il ne tarderait pas à tomber sérieusement et même dangereusement malade. Je le gronde doucement, mais la tendresse de sa mère est impuissante à calmer son chagrin.

Il est silencieux, sombre et dans un continuel état d'agitation fébrile. Quand il est avec moi, le plus léger bruit le fait sursauter, semble l'effrayer. Si je ne le forçais pas à me parler un peu, il resterait auprès de moi des heures entières sans prononcer un mot, absorbé en lui-même.

Que vous dirai-je encore, mon ami ? S'il ne travaillait pas avec plus d'acharnement que jamais, j'arriverais à m'imaginer que toutes ses facultés intellectuelles se sont éteintes. Enfin, vous êtes venu, vous voilà. Qui sait ? Il vous attendait peut-être.

André n'avait pas été prévenu de l'arrivée de M. Beugrand.

Quand, un peu avant l'heure du déjeuner, il sortit de son cabinet de travail et se dirigea vers le petit salon, il ne remarqua point, en passant devant elle, l'air mystérieux de la femme de chambre qui, s'il l'eût interrogée, se serait empressée de lui dire :

— M. Beugrand est là.

Il éprouva donc comme la surprise d'un coup de théâtre, et entra dans le salon. Il resta un instant immobile comme pétrifié, ne sachant s'il devait avancer ou reculer.

Mais M. Beugrand s'était levé et venait à lui, les deux mains tendues.

— Oh ! oh ! oh ! fit-il, d'une voix étranglée.

Il saisit les deux mains du député, et se courbant comme un coupable qui se croit indigne de pardon, il éclata en sanglots.

— André, André, dit doucement M. Beugrand, pourquoi ces larmes ?

— Ah ! mon ami ! laissez-le pleurer ! s'écria la Dame en noir, les larmes vont le soulager ; depuis lundi soir, n'a la poitrine gonflée de sanglots.

M. Beugrand appuya ses mains sur les épaules d'André et, lui mettant un baiser sur le front :

— Pourtant, André, lui dit-il, tu sais bien que je t'aime, que nous t'aimons tous !

Alors, le jeune homme, avec un redoublement de sanglots, jeta ses bras au cou du vieil ami de sa mère :

— Vous m'avez donc une fois encore pardonné ? murmura-t-il. Et Henriette, est-ce qu'elle sait ?

— Oui.

— Mon Dieu, que doit elle penser ?

— Elle-même te le dira, André ; je viens te chercher.

— Ah ! elle est malade !

— Oui, et comme l'année dernière, ta présence auprès d'elle est nécessaire.

—Ah ! malheureux ! malheureux quo' je suis ! Mais je suis donc né pour faire souffrir, pour être le bourreau de ceux que j'aime ! L'autre nuit, j'ai eu un horrible cauchemar : j'ai rêvé que toutes les murailles du château de Bresle étaient tendues de noir ; à l'intérieur on n'entendait que des plaintes et des gémissements ; dans la chambre de Mlle de Mégrigny, un grand nombre de cierges étaient allumés ; une main invincible me poussa vers le lit et une voix terrible me cria :

—“Regarde, misérable, regarde, voilà ton ouvrage !”

Henriette était sur son lit pâle, raide, glacée, morte ! Je poussai un grand cri rauque, déchirant, et je m'enfuis, poursuivi par la voix terrible qui répétait :

—“Voilà ton ouvrage ! assassin ! assassin !”

Et comme s'il eût été encore sous l'impression du cauchemar, son corps tout entier frémissait.

—Vision étrange et presque réelle, se disait M. Beaugrand.

André passa la main sur son front, se secoua comme pour se délivrer de l'affreuse impression, puis s'écria :

—Partons, partons tout de suite !

—Nous prendrons le premier train, à trois heures.

—André ne pense pas, dit la Dame en noir, qui voulait faire diversion aux pensées de son fils, il ne pense pas que M. Beaugrand vient d'arriver et qu'avant de se remettre en route, il a besoin de prendre un peu de repos et surtout de déjeuner.

—Tu as raison, chère mère. Ah ! décidément, je ne sais plus où j'ai la tête.

Louise, à ce moment, vint annoncer qu'on pouvait se mettre à table.

Ce déjeuner. Encouragé par M. Beaugrand, André mangea un peu mieux et avec plus d'appétit que les jours précédents ; peu à peu, il s'animait ; il avait le front moins soucieux ; ses yeux n'avaient déjà plus le même éclat fiévreux ; il était moins morose ; on voyait que l'apaisement se faisait en lui, la présence de M. Beaugrand exerçait son influence réparatrice.

On rentra dans le petit salon où Louise avait servi le café et les liqueurs.

—Mon cher André, dit M. Beaugrand, j'ai une question à t'adresser.

—Dites, monsieur.

—André, tu renonçais à Henriette ; par un sentiment de délicatesse qui t'honore, tu faisais le sacrifice de ton amour, de ton bonheur, et cela sans même te demander si Mme Beaugrand et moi verrions dans cette nouvelle situation un empêchement à un mariage que nous voulons tous.

—Monsieur, répondit tristement le jeune homme, je regrette ce que j'ai fait.

—Mais, dit M. Beaugrand, vas-tu persister dans ta décision ?

—Eh bien ! je réponds : aucun obstacle, de quelque nature qu'il soit, ne peut plus se dresser entre Henriette et moi !

M. Beaugrand prit la main du jeune homme, et la serrant doucement :

—Bien, très bien, mon ami, dit-il. Maintenant nous pouvons partir.

—Ah ! il me tarde de tomber aux genoux de ma bien aimée Henriette et de la supplier de me pardonner.

Un quart d'heure plus tard, M. Beaugrand et André montaient dans une voiture, qu'on était aller chercher, et qui les conduisit à la gare.

Il pouvait être onze heures du soir lorsqu'ils arrivèrent à Bresle.

M. Beaugrand avait appris à André dans quel état se trouvait Henriette, par suite de l'effet foudroyant produit par sa lettre. Mais, avait-il ajouté, le docteur attend tout de votre présence dans la chambre de notre malade, au moment de son réveil.

Prévenue, Mme Beaugrand vint recevoir les deux voyageurs.

—Méchant enfant ! dit-elle tout bas à l'oreille d'André en l'embrassant.

M. Beaugrand demandait des nouvelles de la jeune fille.

—Le docteur est venu ce soir, répondit Blanche, il est resté plus d'une heure près de ma fille, il a été satisfait quand je lui ai dit que vous arriveriez certainement dans la nuit.

—C'est bien, m'a-t-il répondu, demain je serai ici à neuf heures, et nous aiderons notre malade à se réveiller.”

A présent, André, voulez-vous voir votre fiancée ?

—Du regard le jeune homme consulta M. Beaugrand.

—Viens, mon ami, dit le député, suivons Mme Beaugrand.

Tous trois entrèrent silencieusement dans la chambre où se trouvaient, veillant, Charlotte et Julie.

Lentement, le jeune homme s'approcha du lit, contempla au instant la belle figure rigide et blanche de la malade, puis très pâle, secoué par un tremblement convulsif, il se recula.

—Et voilà, voilà ce que j'ai fait ! prononça-t-il d'une voix étranglée.

Aussitôt il tressaillit et promenant autour de lui ses yeux hagards :

—Ah ! mon rêve, mon épouvantable rêve ! s'écria-t-il, n'chancelant comme pris de vertige.

—Moins le corps sans vie et les cierges, répondit M. Beaugrand, en lui saisissant le bras.

—Oh ! oh ! oh ! fit le malheureux, ne pouvant plus retenir ses sanglots.

—Tu ne peux pas rester ici, viens, lui dit le député.

Et il l'entraîna.

* * *

Le lendemain matin, ainsi qu'il l'avait annoncé, le docteur arriva au château à neuf heures.

Tout d'abord il donna ses ordres au sujet d'une petite mise en scène qu'il avait imaginée, et qui devait suivre immédiatement le réveil de la jeune fille.

Dans la chambre de celle-ci se trouvaient Mme Beaugrand, Charlotte et Julie, toutes trois assises. M. Beaugrand et André ne devaient venir que plus tard.

Le docteur fit avaler à la malade, de cinq en cinq minutes, quelques gouttes d'une liqueur noire contenue dans un flacon de cristal ; l'effet bienfaisant du liquide se produisit peu à peu. Les joues s'estompèrent de rose, ce qui indiquait que la circulation du sang se rétablissait, de même, une respiration douce et régulière disait que les poumons reprenaient leur fonctionnement, quoique faiblement encore, le cœur se remettait à battre et, en même temps, la chaleur revenait au corps.

Une bonne heure s'était écoulée ; mais, bientôt, le mouvement des paupières et des lèvres et un gonflement des narines annoncèrent l'approche du réveil.

Alors, le docteur fit un signe à Mme Beaugrand, qui vint se placer au chevet de sa fille. Quelques minutes s'écoulèrent encore. Soudain, Henriette poussa un long soupir ; ses paupières s'ouvrirent, puis retombèrent aussitôt sur les yeux, comme si ceux-ci n'eussent pu supporter la lumière du jour.

Le docteur s'était vivement approché de la porte en faisant : Hum !

Aussitôt la porte s'ouvrit toute grande et la femme de chambre annonça d'une voix claire et forte :

—Monsieur André Clavière !

Henriette eut un tressaillement. Elle avait maintenant les yeux grands ouverts. Comme étonnée, elle laissa échapper un petit cri à la vue de son père et d'André qui, la main dans la main, s'approchaient de son lit le sourire sur les lèvres.

—Henriette, ma bien-aimée Henriette ! dit le jeune homme.

—André, c'est lui, c'est André ! prononça-t-elle d'une voix faible et hésitante.

Sa mère l'aïda à se soulever, elle sortit ses bras du lit et les jeta sur les épaules du jeune homme penché sur elle, et qui mit un baiser brûlant d'amour sur son front encore glacé.

Il y eut un moment de silence. Ils se regardaient comme en extase. Puis tout à coup :

—Mais que m'est-il donc arrivé ? Pourquoi suis-je dans mon lit ? s'écria-t-elle.

Le docteur s'approcha.

—Mademoiselle Henriette, dit-il, vous avez été prise d'un malaise subit, on m'a appelé et, vous voyez, ce n'était rien, vous voilà remise.

Elle appuya sa main sur son front et, presque aussitôt :

—Ah ! la lettre ! la lettre !

—Il n'y a pas de lettre, ma chérie, dit vivement Mme Beaugrand, tu as fait un rêve.

—Un rêve ! un rêve ! murmura la jeune fille, comme se parlant à elle-même. Mais non, mais non, je me souviens...

Il y eut une seconde de cruelle anxiété.

Henriette, ma chère et bien aimé Henriette, dit André, il ne faut pas vous souvenir ; oubliez, au contraire, ce que j'ai eu, le malheur d'écrire dans un moment d'égarement, de folie ; oh ! oui, oubliez, oubliez et accordez-moi le pardon que je vous demande à genoux.

Tout en parlant, il s'était agenouillé.

Il saisit les mains de la jeune fille et les couvrit de baisers.

—J'oublie, André, je veux oublier et je vous pardonne, lui dit-elle ; mais vous m'avez fait bien du mal... Est-ce donc parce que vous me faites souffrir que je vous aime tant ?

—Henriette, s'écria le jeune homme prêt à sangloter, vous n'aurez plus jamais de larmes à verser ! Ah ! pour le pardon que vous venez de m'accorder, je n'aurai pas assez de toute ma vie consacré uniquement à vous rendre heureuse ?

—Allons, tout va bien, dit gaiement le docteur, et demain, je l'espère, Mlle Henriette pourra se lever et faire, au bras de son fiancé, une petite promenade dans le jardin.

La tête de la jeune fille retomba sur l'oreiller et ses yeux se fermèrent.

André se releva. Comme les autres, du regard il interrogea anxieusement le docteur.

—Ne vous effrayez pas, dit celui-ci il y a une grande faiblesse, épuisement des forces physiques, il fallait s'y attendre, mais il y a d'inépuisables ressources dans la jeunesse : sa riche nature aidant, Mlle Henriette recouvrera ses forces comme par enchantement.

—N'avez-vous aucune inquiétude, docteur ?

—Aucune, tout danger a disparu.

A ces paroles rassurantes, l'anxiété disparut.

Le docteur écrivit son ordonnance et donna ses instructions à Julie Verrier, lui expliquant bien tout ce qu'elle aurait à faire. C'était la Chiffonne qui avait absolument voulu qu'on lui confiât la mission de soigner Henriette.

Avant de se retirer, le docteur prit le bras d'André, et l'entraînant dans un coin de la chambre :

—Monsieur Clavière, lui dit-il, je n'ai pas à vous le cacher, vous avez failli tuer Mlle de Mégrigny. Enfin, le mal que vous avez fait, vous l'avez réparé : c'est bien. Mais je vous le dis, monsieur, ne recommencez plus.

Le soir, la jeune fille se trouvait déjà beaucoup mieux. Ainsi que l'avait annoncé le docteur, les forces lui revenaient rapidement.

Il fut décidé, —et les domestiques reçurent des ordres en conséquence, —que toute lettre ou écrit quelconque, qui arriverait au château, adressé à Mlle de Mégrigny, serait immédiatement remis à Mme Beaugrand qui, après lecture, le transmettrait ou non à sa fille.

On se mettait en garde contre une nouvelle révélation du misérable baron de Simiane.

De plus, si un pli cacheté ou non était remis à Henriette, directement, par n'importe quelle personne, la jeune fille lo remettrait à sa mère, sans en avoir pris connaissance.

On ne pouvait pas prendre trop de précautions.

En outre, il fut convenu que, jusqu'à nouvel ordre, André s'abstiendrait de venir à Bresle, afin de faire croire à de Simone qu'il avait obtenu le résultat qu'il voulait atteindre par son action infâme, c'est-à-dire que le mariage d'André Clavière et de Mlle de Mégrigny était rompu.

V

LE BRAU TÉNÉBREUX

Nous sommes aux premiers jours de mars.

L'hiver s'en va, mais lutte encore contre le printemps qui veut, à son tour, remplir son rôle dans la grande féerie de la nature.

Dans le parc de Grisolles, les arbres, enveloppés, le matin, de brume diaphane, ont déjà des frissonnements au passage du vent attiédi dans les branches où commencent à poindre les premiers bourgeons.

—Qu'il vienne quelques beaux jours de soleil, et l'on verra les feuilles et, bientôt après, les fleurs.

Dans les taillis, l'oiseau s'éveille plus matin, et au milieu du silence de l'aube naissante, s'essaye à gazouiller doucement—*mezza voce*—comme s'il solfistait, avant de lancer hardiment ses vocalises dans la grande symphonie du printemps.

Enfin, il vient, on va l'avoir, ce printemps impatient attendu et désiré pendant les longs mois d'hiver, aussi bien dans les châteaux que sous les chaumes, aussi bien devant la grande cheminée monumentale où les grosses bûches chantonnent, que devant l'âtre du pauvre, où le fagot flambe, projetant des fusées d'étincelles sur la vieille crémaillère noire des suies de plusieurs années.

Déjà, les jardiniers de Grisolles sont de grand matin à l'ouvrage, ils s'occupent des plates-bandes qui devront bientôt égayer les abords du château et charmer les yeux de la châtelaine ; ils font la toilette des allées et marquent les emplacements pour les gazons.

Ils se souviennent que, à l'automne dernier, la Fée du château a manifesté le désir que tels et tels changements fussent faits dans les jardins.

Du reste, le maître jardinier a reçu des ordres précis, il sait ce qu'il a à faire. Il a gravé dans sa mémoire des paroles qu'il a entendues, sans en avoir l'air, tout en s'occupant de la santé de ses plantes, et en donnant, chaque jour, mille soins aux parterres fleuris.

Souvent, en effet, en se promenant avec Edouard Lebel dans les allées sablées, la jolie fantaisiste avait demandé conseil à l'artiste sur un nouveau tracé du jardin, sur les places à donner aux massifs d'arbustes, sur le choix des fleurs à mettre dans les corbeilles, enfin sur toutes les choses devant orner les jardins et en compléter l'harmonie.

—Mais, ils sont merveilleux, ces jardins, disait Edouard, admirablement plantés et fleuris, et, surtout, parfaitement tenus.

Et il faisait l'éloge du jardinier.

Toutefois, pressé de questions, il ne pouvait pas refuser de donner son avis, il indiquait certaines modifications utiles qui pouvaient être apportées dans l'ensemble. Il lui semblait que tels et tels massifs, telles et telles corbeilles de fleurs feraient mieux à des places qu'il indiquait ; cette pelouse était un peu vaste, cette autre n'avait pas assez d'étendue ; on pouvait prendre du terrain à l'une pour le donner à l'autre ; alors le tracé de la nouvelle allée répondrait mieux au tracé des autres.

La jeune fille écoutait, se disant :

—Il a raison, je ferai faire ces changements.

Le jardinier était aussi de l'avis du jeune homme, et sans jamais se mêler à la conversation et, sans en avoir l'air, il prenait des notes.

Il avait remarqué que le jeune artiste avait des connaissances sérieuses en horticulture, et chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, il le consultait sur les diverses plantes à mettre dans ses corbeilles, afin d'obtenir la vérité de couleurs et de tons les plus agréables aux yeux.

Et il n'avait qu'à se féliciter des conseils que lui donnait Edouard, tout en lui disant qu'il n'avait rien à lui apprendre et qu'il savait mieux que lui ce qu'il fallait chercher pour la parure d'un parterre.

—Vous êtes peintre, monsieur, répondait le jardinier, flatté, d'ailleurs, des compliments que lui adressait Edouard ; celui qui compose une palette, s'entend mieux que tout autre au mariage des nuances et à l'harmonie des tons.

Sur tout cela, l'hiver avait passé ; mais, comme nous venons de le dire, le jardinier faisait les changements qui lui avaient été indiqués.

En apparence, la situation, au château, était toujours la même, mais elle s'était sensiblement modifiée. Sans se commu- niquer leurs impressions personnelles, les serviteurs de Mlle Dubessy trouvaient que leur maîtresse devenait de plus en plus bizarre.

Certes, tous aimaient trop la charmante jeune fille pour se livrer à des conjectures quelconques sur son compte, mais pré- cisément parce qu'ils l'aimaient et lui étaient absolument dé- voués, ils s'inquiétaient du changement qui s'était opéré dans sa manière d'agir.

On s'apercevait aussi qu'Edouard Lebel était moins causeur, moins gai ; souvent il était rêveur, triste, comme ennuyé ; cela donnait à penser qu'il avait la nostalgie de Paris où, peut- être, se disaient quelques-uns, il avait laissé une maîtresse ai- mée.

—Bah ! pensaient les autres, c'est l'hiver qui a fait cela ; avec ces beaux jours, Mlle Claire et M. Edouard vont redeve- nir joyeux comme des pinsons.

Jean-Louis, le vieux jardinier, n'était pas content du tout ; l'artiste ne venait plus causer avec lui, quand il avait tant de choses à lui demander !

Disons qu'il avait pris Edouard en grande affection.

Il tenait à lui faire voir son travail, à avoir son approbation et à lui dire :

—Est-ce bien cela que vous désiriez ? vous avais-je bien compris ?

Jean-Louis était le plus ancien serviteur du château.

Le père de Claire l'avait trouvé dans le jardin et l'y avait gardé.

—J'aime ce bon vieux bonhomme bien têtue, mais bien dévoué, disait plaisamment la jeune châtelaine, en parlant de Jean-Louis ; mon père me l'a légué, il fait partie de mon héri- tage de Grisolles.

Cela, elle le disait aussi au vieillard.

Et il répliquait :

—Oui, mademoiselle, mais quand vous serez mariée, ce que nous verrons bientôt, plaise à Dieu, et que mademoiselle, qui sera alors madame, aura des enfants, elle ne pourra pas me lé- guer à eux comme a fait M. votre père.

—Et pourquoi donc, Jean-Louis ?

—Ah ! pourquoi, mademoiselle, parce que le vieux jardi- nier s'en va tous les jours un peu plus vers le royaume des taupes, comme on dit.

N'importe, mademoiselle, je mourrai content si j'ai vu votre mariage et si j'ai fait des bouquets pour le baptême de vos pre- miers enfants. Qu'il plaise à Dieu que vous en ayez plusieurs et qu'ils aient aussi bon cœur que vous.

Grâce autant à son âge qu'à une certaine autorité que lui donnaient sa fidélité et son dévouement, le vieux serviteur avait son franc parler au château.

Il se plaignait de ne plus voir le jeune peintre, qu'il appe- lait le "beau ténébreux," et ne se gênait pas pour dire qu'il n'aurait jamais cru qu'un jeune homme si gentil, si bien édu- qué, pût avoir du dédain, peut-être même du mépris pour un pauvre vieil homme comme le père Jean-Louis. Mais le jeune peintre était plus rêveur que dédaigneux.

En réalité, son bonheur était d'avoir sa palette et ses pin- ceaux dans les mains.

Il échappait ainsi, pendant les heures de travail, à des préoccupations et à des tourments secrets.

Autrefois, il n'était pas rare de l'entendre chanter en tra- vaillant, et plus d'une fois Julie s'était arrêtée dans une ga- lerie voisine de celle où se trouvait l'artiste pour l'écouter.

Alors, Edouard Lebel était toujours de bonne humeur ;

alors il devait voir tout en rose. Il répétait tout son réper- toire de musique vocale, faisant alterner un grand air d'opéra avec des flons-flons de café concert.

Il avait aussi une diction facile, brillante même, et récitait dans la perfection.

Un jour, devant Mlle Dubessy, il avait dit un monologue, en imitant, —c'était à s'y méprendre,—la voix, les gestes et les intonations de Coquelin cadet.

Maintenant, grave, presque constamment sonneur, il tra- vaillait silencieusement.

Plus de chansons, plus de récits comiques débités avec au- tant de brio que si l'artiste se fût trouvé devant un public nombreux et de choix.

Assurément, Edouard était bien changé depuis quelque temps. Mais personne, Mlle Dubessy moins encore que les autres, ne pouvait soupçonner ce qui se passait en lui.

Ah ! il le cachait bien, son douloureux secret !

—Pourquoi est-il ainsi ? qu'a-t-il donc ? se demandait on

On était convaincu qu'il souffrait.

Il devait être atteint de quelque maladie inconnue.

Probablement, il avait de gros ennuis.

Il tournait sérieusement à la misanthropie.

De son côté, Mlle Dubessy était rêveuse elle aussi.

Chez la jeune fille comme chez l'artiste, il y a changement dans les habitudes ; ils ne se fuient pas, à vrai dire, mais semblent vouloir se tenir éloignés l'un de l'autre le plus possible.

Claire n'assiste plus que rarement aux travaux de resta- ration auxquels elle prenait autrefois tant de plaisir, qu'elle avait voulu, ainsi que nous l'avons vu, travailler avec Edouard.

Quand elle traversé la galerie où le jeune homme, la palette à la main, peint, faisant ses raccords, ce n'est plus en mar- chant sur la pointe des pieds afin de surprendre agréablement l'artiste qui, pensait elle, attendait et désirait sa visite.

N'était-il pas heureux, alors, d'avoir un sourire d'encoura- gement, un mot gracieux de la jeune fille ? Elle savait si bien lui dire

—C'est très bien cela, monsieur Lebel !

Avant, Claire se permettait de donner son idée sur telle ou telle partie du travail, et même de donner quelques conseils respectueusement écoutés.

A présent, elle n'ose plus hasarder une observation. Elle se contente d'admirer le travail si délicat que le peintre accomplit avec un talent de premier ordre. Mais elle n'a plus cette exclu- sive élan d'enthousiasme qui chatouillait si agréablement l'a- mour-propre de l'artiste.

Certes, il y a loin de cette réserve à la fantaisie qu'avait eue la jolie châtelaine de revêtir son ravissant costume de rapin, afin de s'occuper à nettoyer les vieilles toiles que l'artiste allait restaurer.

Le charmant travesti est pendu, maintenant, dans la garde- robe, au milieu de vêtements mis au rebut par l'élégante.

Il est vrai que, pour le moment, elle ne pourrait aider en rien le peintre, donnant tous ses soins et son talent à la res- taurateur du plafond de la grande salle des fêtes.

Cette froideur qui paraissait exister entre Edouard et Claire ne convenait guère au tempérament des deux jeunes gens. Mlle Dubessy résolut de sortir de cette situation qui la faisait trop souffrir. Depuis quelque temps elle ruminait quelque chose ; elle se préparait à faire subir à Edouard une rude épreuve qui, selon elle, devait être décisive.

C'était le samedi soir ; comme l'artiste se disposait à sortir de la salle à manger pour aller s'enfermer dans son pavillon, comme les jours précédents. Claire l'arrêta, en lui disant :

—Monsieur Edouard, je désire causer quelques instants avec vous ce soir ; ne voulez-vous pas m'accorder cette fa- veur ?

—Mademoiselle, je suis entièrement à vos ordres, répondit le jeune homme en s'inclinant.

Un doux sourire et un regard plus doux encore le remer- cièrent.

Le tuteur, comme s'il eût été prévenu, se leva aussitôt disant :

—Moi, j'ai des comptes à faire ce soir, je vous laisse.

—Monsieur Edouard, reprit la jeune fille, dès que le vieillard se fut retiré, venez dans mon petit salon, nous serons mieux.

Edouard suivit Claire, surpris, un peu inquiet et très ému.

Quand ils se furent assis, elle sur la causeuse, lui dans un fauteuil, en face d'elle, Claire reprit la parole d'une voix douce, mélancolique, pénétrante.

—Monsieur Edouard, dit-elle, vous connaissez mon existence et moi-même un peu aussi ; il n'y a pas encore bien longtemps, je vous ai fait connaître beaucoup de mes pensées, en vous parlant avec franchise, le cœur ouvert, comme on parle seulement à un véritable ami. Vous êtes mon ami, n'est-ce pas.

—Vous n'en doutez pas, mademoiselle ; oui, je suis votre ami, je n'ose dire le meilleur, mais certainement un des plus dévoués.

—Je le crois. Ah ! continua-t-elle, poussant un soupir, je n'ai jamais mieux senti que maintenant combien l'amitié sincère et le dévouement d'un ami sont précieux. J'ai en vous une grande confiance, monsieur Edouard ; vous êtes sérieux, réfléchi ; vous avez, quoique jeune, l'expérience des choses de la vie, et en maintes circonstances j'ai pu apprécier la justesse de vos jugements.

—Mais, mademoiselle...

—Laissez-moi dire, monsieur Edouard et écoutez-moi ; il faut bien que je vous fasse comprendre pourquoi je m'adresse à vous dans la grave situation où je me trouve afin d'obtenir un bon conseil de votre amitié.

—En vérité, mademoiselle, balbutia Edouard, vous me faites un honneur que je ne mérite pas. Bien mieux que moi, M. Darimon.

—Mon tuteur est de bon conseil, assurément, mais il est vieux et ses idées, dans beaucoup de cas, ne peuvent plus être celles d'un jeune homme.

Monsieur Edouard, je suis à la veille de prendre une décision grave, je ne peux plus être une Célimène, se plaisant à recevoir les hommages d'une foule d'adorateurs ; il faut que je me marie.

L'artiste sursauta et, un instant, son cœur cessa de battre. Mais se remettant promptement :

—Vous le pouvez, mademoiselle, et je pourrais ajouter, vous le devez, répondit-il.

—Oui, fit-elle d'un ton langoureux, car tout doit avoir une fin. Eh bien ! monsieur Edouard, c'est à ce sujet que je veux vous consulter.

—Moi, mademoiselle, moi ! exclama-t-il.

—Oui, avec toute la confiance que j'ai dans votre amitié. Monsieur Lebel, écoutez : Depuis trois semaines mon tuteur et moi sommes harcelés, c'est chaque jour un nouvel assaut ; les demandes de ma main se succèdent, je me trouve aujourd'hui en présence de huit de ces demandes, et je me trouve si bien assiégée que, pareille à une forteresse qui ne peut plus se défendre, je me vois forcée de me rendre. Mais je ne peux en donner qu'à un seul de mes prétendants et je ne vous le cache point, je suis très perplexé ; ils ont chacun leurs mérites, leurs avantages physiques, leurs qualités personnelles ; lequel dois-je prendre ?

—Comment ! c'est à moi que vous demandez cela ?

—Oui, je demande cela à l'ami.

Le jeune homme resta un instant tout ahuri, puis froidement :

—Votre choix est facile à faire, répliqua-t-il, consultez votre cœur.

—Mon cœur ne m'indique pas suffisamment que je dois préférer celui-ci à celui-là ; de là l'embarras très grand dans lequel je me trouve, et dont il faut que je sorte en accordant ma main à l'un de ces messieurs et en congédiant les autres.

Edouard la regardait avec stupeur, tout en s'efforçant de rester calme.

—Mon Dieu, continua-t-elle avec une tranquillité irritante, si j'étais éprise, sérieusement éprise de l'un d'eux, je ne serais pas hésitante comme vous me voyez. Aucun de ces messieurs ne me déplaît, et comme je ne peux plus retarder longtemps le jour de mon mariage, je me dis—et cela avec conviction,—que j'aimerai celui qui sera mon mari. En attendant, il faut le choisir parmi ses concurrents, et j'ai pensé que vous, monsieur Edouard, qui les connaissez tous, qui êtes mon ami et souhaitez que je sois heureuse, vous me désigneriez celui à qui je peux confier sans crainte le soin de me rendre heureuse.

—En vérité, mademoiselle, vous ne parlez pas sérieusement ?

—Si, très sérieusement, monsieur Lebel.

—Eh bien ! mademoiselle, commença-t-il, en se levant brusquement.

Elle l'empêcha d'achever sa phrase en s'écriant, l'implorant du regard :

—Attendez, ne me quittez pas ainsi !

Il se rassit et fit entendre comme une plainte. Il était devenu affreusement pâle.

—Mon Dieu, reprit-elle prête à pleurer, vous voyez mes perplexités, mes angoisses même, vous êtes mon ami et vous refusez de m'aider à sortir d'une situation si pénible ?

—Ce que vous me demandez est tellement étrange !

—Etrange, oui, si vous voulez ; mais est-ce donc une raison pour me refuser votre appui, vos conseils ?

—Ainsi, mademoiselle, répondit-il d'une voix oppressée, vous voudriez que je vous dise : Mademoiselle Claire Dubessy, voilà celui que vous devez épouser ?

—Oui, et je vous en prie !

Le jeune homme fut sur le point d'éclater, de se trahir ; mais bien que son cœur battît à se rompre, que des flots de sang lui montassent à la tête, par un effort surhumain il parvint à se rendre maître de lui, à se contenir.

—Mademoiselle, répondit-il doucement et d'une voix à peine altérée, je vous assure que je ne puis être bon juge en cette grave circonstance ; je vous le répète, M. Darimon saura vous conseiller infiniment mieux que moi.

—Mon tuteur m'a dit tout ce qu'il pouvait me dire, et, maintenant, c'est votre avis que je veux avoir. Tenez, procédons tout d'abord par quatre ou cinq éliminations et restons seulement en présence de MM. Marcillac, de Linois et Trumelet.

—Marcillac, de Linois et Trumelet, répéta l'artiste comme rêveur.

—En prenant pour mari M. Hector Bertillon, le plus riche de tous, ou M. Augusto de Lancelin, je craindrais de ne pas trouver le bonheur dans le mariage ; l'un pourrait me préférer ses chevaux et ses chiens, et l'autre aimerait peut-être mieux que sa femme son doux *farniente* et ses chères heures de sommeil.

Avez-vous quelque chose à objecter à cela ?

—Non, mademoiselle.

—Que pensez-vous de M. Marcillac ?

—C'est un charmant garçon, spirituel, beau causeur.

—Qu'avez-vous encore à en dire ?

—C'est tout.

—J'ai compris. Rayons M. Jules Marcillac. Restent M. Alfred de Linois et M. Gustave Trumelet. Vous voyez, monsieur Edouard, que nous arrivons à la solution de la grosse question. Voyons, parlez moi franchement, toujours en ami ; lequel des deux préférez-vous me voir épouser ?

Le jeune homme respira avec force et répondit :

—M. Gustave Trumelet.

—La raison ?

—Parce que c'est un homme !

—D'une ambition démesurée.

—L'ambition raisonnable et raisonnée n'est pas un vice ; on ne s'élève, on ne devient grand que par l'ambition. M. Gustave Trumelet a un magnifique avenir devant lui, et il arrivera certainement à une haute position. N'est pas quelqu'un qui veut, mademoiselle ; M. Gustave Trumelet, homme de vo-

lonté, de courage, d'énergie, travailleur infatigable, sera ce qu'il voudra être. Il est intelligent, très instruit et, noble de cœur, il a les sentiments élevés.

— Comme vous plaidez bien sa cause ! fit nerveusement la jeune fille ; est-il donc votre ami ?

— M. Trumelet ne m'a pas offert son amitié et je n'ai pas ou à lui proposer la mienne ; mais il m'est sympathique, et je crois qu'il vous aime.

— Ah ! vous croyez qu'il m'aime !... Enfin, selon vous, c'est le mari qui me convient ?

— Oui, mademoiselle, répondit l'artiste, s'étonnant lui-même de la fermeté de sa voix.

Claire eut un mouvement d'impatience qu'accentua une flamme dans le regard.

— Eh bien ! monsieur Lebel, dit-elle d'un air pincé, malgré la haute opinion que vous avez de M. Gustave Trumelet, qui m'aime, croyez-vous, j'ai le regret de ne pas me trouver d'accord avec vous ; je n'épouserai pas votre protégé parce que, je le sens, je ne pourrais jamais l'aimer.

Le jeune homme s'inclina sans répondre.

— Maintenant, reprit Claire toute frémissante, parlez-moi de M. Alfred de Linois.

— Mais, fit Edouard, se redressant brusquement, je n'ai rien à dire de ce monsieur.

— Si, dites-moi ce que vous pensez de lui, en bien ou en mal.

— Mademoiselle, répliqua l'artiste, ayant à son tour un mouvement d'impatience, je me refuse absolument, et je vous prie en prie en grâce de ne pas insister.

— Je comprends : vous devinez ma résolution.

— Votre résolution ?

— M. Alfred de Linois est l'époux que je choisis.

Edouard la regarda avec stupéfaction et comme s'il eût cru avoir mal entendu.

— Il est fort bien, ce jeune homme, continua Claire, et de vieille et bonne noblesse. Voilà, monsieur Lebel, le mari qui me convient.

L'artiste se dressa d'un bond, effaré, et ne put s'empêcher de s'écrier :

— Vous, sa femme, vous ! vous !

— Ses ancêtres ont rendu de grands services à la France, riposta l'impitoyable jeune fille en se levant à son tour : et puis, il m'aime aussi lui, et en m'épousant, ce qui n'est pas à dédaigner, il me fait vicomtesse.

— Ah ! c'est juste, fit Edouard, qui avait eu le temps de reprendre son sang froid ; je ne pensais pas à cela.

— Dites-moi que vous m'approuvez.

— Pardon, mademoiselle, mais je n'ai plus à exprimer mon opinion et je me demande pourquoi, votre décision étant prise d'avance vous m'avez fait l'honneur de réclamer de moi une consultation inutile.

— Monsieur Edouard, vous ne m'approuvez pas ?

— Dieu me garde, mademoiselle, de dire quoi que ce soit contre vos intentions.

— Encore une fois, je vous le répète, monsieur Lebel, il faut que je me marie ; mon tuteur, M. le curé, mes amis, tout le monde le veut. Aussi longtemps que cela m'a été possible, j'ai résisté ; maintenant, je ne peux plus. Oh ! je vois bien qu'il ne vous est pas agréable que j'épouse M. Alfred de Linois ; mais trouvez-moi donc, vous, un autre jeune homme que je puisse aimer ?

— Ce qui est trouvé n'est plus à chercher, répondit Edouard forçant un sourire à venir sur ses lèvres ; vous avez choisi parmi vos nombreux prétendants, mademoiselle ; c'est bien, épousez M. Alfred de Linois, soyez vicomtesse.

Ces paroles avaient été prononcées avec beaucoup de calme, mais si Claire avait senti toute l'amertume qu'elles contenaient, elle aurait deviné ce qui se passait dans l'âme du malheureux qu'elle faisait horriblement souffrir. Mais irritée de ne pas avoir réussi à entraîner le jeune homme sur le terrain où elle voulait l'amener, elle ne s'apercevait de rien, ne pouvait rien remarquer.

— A la bonne heure ! dit-elle, mais non sans une intention ironique, vous voulez bien, enfin, vous mettre d'accord avec moi. C'est décidé, j'épouserai M. Alfred de Linois, je serai vicomtesse.

Le jeune homme ne sourcilla pas ; mais quelle tempête dans son cerveau !

Claire attendit un instant, et voyant qu'il s'obstinait à garder le silence :

— Monsieur Lebel, dit-elle, ayant peine à contenir son irritation, il me reste à vous remercier d'avoir bien voulu me donner ce soir une heure de votre temps, que vous auriez pu sans doute mieux employer.

— Mademoiselle...

— Vous ne m'en voulez point, n'est-ce pas ? de vous avoir dit franchement que je ne voulais pas être la femme de M. Gustave Trumelet ?

Sur ces mots prononcés d'une voix saccadée, elle ouvrit une porte, salua d'un mouvement de tête et disparut, laissant Edouard tout décontenancé au milieu du boudoir Pompadour.

Claire, à bout de forces, sentant sa poitrine se gonfler, s'était enfaïe pour ne pas éclater en sanglots devant son cousin ; elle avait trop de fierté pour lui donner le spectacle de sa douleur. Et c'était heureux pour Edouard qui, si maître de lui qu'il fût, pouvait être facilement vaincu par les larmes.

La jeune fille rentrée dans sa chambre, s'affaissa dans un fauteuil et fondit en larmes.

— Ah ! malheureuse, malheureuse ! s'écria-t-elle en se tordant convulsivement les bras, ce n'est pas moi qu'il aime, ce n'est pas moi, il en aime une autre.

VI

SOUFFRANCE INCONNUE

Edouard Lebel s'était demandé si, vraiment, Mlle Dubessy avait résolu d'épouser Alfred de Linois, ce fat, ce vaniteux et prétentieux jeune homme, sans instruction, mal élevé, bête, qui, malgré son titre ronflant de vicomte, était assurément de tous ses concurrents le moins digne de posséder l'adorable jeune fille.

Après avoir douté, d'abord, l'artiste arriva à se convaincre que Claire épouserait le vicomte ainsi qu'elle l'avait dit. Un coup de tête, une folie dont elle se repentirait vite, mais trop tard.

Mais si elle l'aimait lui, Edouard, comme il avait cru le deviner, c'était donc pour se guérir de son amour qu'elle se jetait dans les bras de ce sot personnage ? Remède pire que le mal. Elle ne tarderait pas à le reconnaître.

— Elle ne peut être à moi, pensait Edouard, je ne suis rien dans sa vie, mais elle est beaucoup, elle est tout dans la mienne, et je n'ai pas même la satisfaction de me dire qu'elle sera heureuse.

Des larmes roulaient dans ses yeux et un pli amer était comme stéréotypé sur ses lèvres.

— Oh ! je n'aurai pas sous les yeux l'odieux spectacle du triomphe insolent de cet imbécile ; je vais achever mes travaux le plus vite possible afin de retourner dans mon propre petit logis de Montmartre. J'y ai souffert, oui, beaucoup, mais pas autant que je souffre ici. Ah ! qu'il me tarde de m'en aller loin d'elle ! Après tout, on n'a pas le droit de me retenir dans ce château ; si je vois quelque chose qui me déplaît, je me fais régler mon compte et je pars. Elle fera terminer le travail par qui elle voudra.

L'artiste n'ouvrit point la porte de la pièce où personne que lui n'entraît ; il n'était pas disposé à contempler, ce soir-là, les traits charmants de la chère adorée.

Le lendemain, dès l'aube, — c'était, nous le savons, un dimanche, Edouard sortit furtivement de son pavillon, puis du jardin par la petite porte et s'élança en rase campagne.

Personne ne l'avait vu partir, et on le croyait chez lui quand la cloche sonna le déjeuner. On attendit les dix minutes règle-

mentaires. Claire était agitée, impatiente et ne dissimulait pas complètement l'inquiétude qui la dévorait.

Elle sonna sa femme de chambre et lui dit :

—Julie, envoyez donc voir pourquoi M. Lebel ne vient pas.

On attendit cinq nouvelles minutes, et Julie vint répondre à sa maîtresse que M. Lebel n'était pas chez lui, qu'il devait être sorti, le matin, de très bonne heure.

La jeune fille eut un froncement des sourcils qui était chez elle le signe d'une vive contrariété, puis se mit à table sans avoir dit un mot, et continua à rester silencieuse pendant tout le temps du repas.

L'excellent M. Darimon avait beau faire : hum ! hum ! beaucoup de bruit dans son assiette et dans son mouchoir, en se mouchant plus souvent qu'il n'était nécessaire, il ne parvenait pas à déridier sa pupille, à la distraire. Fort contrarié, lui aussi, le cher homme s'en prenait à sa tabatière, qu'il n'avait pas autant tourmentée depuis un mois.

A partir de deux heures, Mlle Dubessy reçut quelques visites, qui ne furent point pour elle une distraction, et qu'elle trouva le moyen de ne pas faire se prolonger.

Vers cinq heures, elle était seule lorsqu'elle vit sans plaisir arriver Mme de Linois.

Celle-ci se mit à parler des uns et des autres, de son mari un peu et beaucoup de son Alfred, naturellement. Puis elle amena la conversation sur le *Vierge aux épis* qui était enfin mise en place dans un magnifique cadre doré.

—A propos, fit elle, M. Lebel ne vous a donc pas tenu compagnie aujourd'hui ?

—Il n'y est pas obligé, et, vous le savez, il est absolument libre d'aller où il lui plaît, le dimanche, et de faire ce qui lui convient.

—Soit, mais il est difficile de comprendre qu'il préfère aux mets exquis de votre table et à vos vins délicieux, un maigre déjeuner à la table de Moranne, le menuisier, et au charme de votre parole les petits racontars de Mme Moranne. M. Lebel a déjeuné ce matin chez le menuisier ; oh ! il est tout à fait l'ami de la maison. A deux heures on les a rencontrés se dirigeant vers la Côte aux roches.

Le menuisier marchait devant, assez loin, tenant par la main son petit garçon ; M. Lebel donnait le bras à la jeune femme, qui se serrait contre lui ; ils causaient à mi voix et avaient l'air de se dire des choses fort intéressantes.

Elle est vraiment jolie, très jolie, cette blonde parisienne avec ses grands yeux bleus pleins de rêverie, ses airs de vierge pudique et sa candeur de fillette. Dame, on prend son plaisir où on le trouve, et il paraît que, maintenant, M. Lebel n'en est plus à chercher le moyen de passer agréablement son temps.

Seulement, ce jeune homme si fier, si parfaitement dédaigneux, en a joliment rabattu.

Claire était devenue très pâle, et dans l'expression de son regard et la contraction de ses traits, on devinait ce qu'elle souffrait à ce moment.

—Il n'y a plus à en douter, se disait Mme de Linois, ne perdant aucun des mouvements de la physionomie de la jeune fille, elle aime l'artiste, elle l'aime et elle est jalouse.

—M. Lebel s'est intéressé à Mme Moranne, qui est venue ici plusieurs fois, répliqua la jeune fille avec un calme apparent, et il s'est associé avec M. le curé pour faire donner des travaux de menuiserie à M. Moranne qui est, dit-on, un excellent ouvrier.

Le mari et la femme, devenus ainsi les protégés de M. Lebel, s'en montrent reconnaissants, et on ne saurait trouver mal que M. Lebel fasse de temps à autre une visite à de braves gens pour qui c'est un plaisir de le recevoir.

—Certainement, mademoiselle, on ne voit pas de mal à cela et, bien sûr, il n'y en a pas ; mais ce qui n'existe pas aujourd'hui peut exister demain. Il y a des intimités dangereuses, on ne sait jamais jusqu'où les choses peuvent aller.

—Après tout, riposta Claire impatientée et avec aigreur, je n'ai pas à défendre M. Lebel ; il est maître de ses actions et assez grand pour savoir se conduire.

—Elle ne veut pas le défendre, se dit Mme de Linois, mais elle le défend tout de même, aussi bien qu'elle le peut. Et ce qu'elle dit n'est point ce qu'elle pense.

Mme de Linois resta encore quelques instants, parlant d'autres choses, puis se retira après avoir mis un baiser sur le front de la jeune fille dont elle avait fait saigner le cœur :

Et en remontant dans sa voiture, elle murmura :

—Couve, jalousie, couve et accomplis ton œuvre, et plus tes morsures seront cruelles, plus sûrement nous la tiendrons !

Restée seule, Claire avait poussé ce cri déchirant :

—Ah ! que je souffre, mon Dieu, que je souffre !

Ce que Mme de Linois venait de raconter à Mlle Dubessy était exact.

Edouard avait gagné la forêt où il s'était promené jusqu'à dix heures, écoutant le chant des oiseaux dont les modulations plaintives ou tendres avaient été un accompagnement à sa rêverie. En même temps, il s'était amusé à cueillir du muguet dont il avait fait un énorme bouquet, sans même penser que, tout à l'heure, il l'offrirait à Louise Moranne.

C'est ce qu'il fit tout de suite, en arrivant à onze heures chez le menuisier.

Louise le remercia avec son plus doux sourire et s'empressa de placer les fleurs dans un vase de porcelaine, apporté de Paris, souvenir d'une fête foraine dans une localité de la banlieue.

—Vous venez déjeuner avec nous, n'est-ce pas ? dit-elle.

—Oui, répondit-il.

—Mon mari va être bien content ; il est encore à l'atelier, mais ne va pas tarder à venir ; tenez, voilà les ouvriers qui s'en vont ; la demi-journée du dimanche est finie.

—On travaille toujours fort à l'atelier ?

—Il le faut bien ; Charles a de nouveaux travaux et a embauché avant-hier deux nouveaux ouvriers du travail desquels il est très satisfait. Ah ! monsieur Lebel, c'est vous qui, comme un bon magicien, nous avez sortis de peine.

—Non, Louise, tout ce qui vous arrive de bon est dû uniquement à l'honnêteté de votre mari et à la connaissance approfondie qu'il a de son métier ; c'est l'homme, c'est l'ouvrier intelligent, laborieux et désireux de bien faire qui est récompensé.

—Oui, sans doute, Charles est travailleur et habile dans son métier ; n'empêche que sans vous nous en serions encore à tirer la langue. Oh ! Charles le sait bien et il a pour vous...

—C'est bien, Louise, laissons cela, interrompit le jeune homme, occupez-vous de votre déjeuner pendant que, moi ; je vais jouer avec Armand ; voyez, il me tire vers ce siège, il veut me faire asseoir afin de grimper sur mes genoux, comme il en a pris l'habitude.

—Oui, viens, dit le petit garçon ; va, je t'aime bien, je t'aime autant que papa et maman Lise.

Un instant après, à Edouard, qui le faisait sauter sur ses genoux, l'enfant criait :

—Encore, encore !

—Trotte, trotte, mon bidet,

Nous allons chez tante Roso ;

Allons, trotte, mon bidet,

C'est là-bas qu'on se repose.

—Armand, dit la jeune femme, tu fatigues M. Edouard, tu deviens insupportable.

—Mais non, répondit l'artiste ; pourquoi le gronder, ce cher mignon ?

—Vous le gâtez, monsieur Lebel, plus encore que moi.

—Ce n'est pas gâter les enfants que de les aimer beaucoup.

—Monsieur Edouard, vous êtes resté cinq jours sans venir nous voir.

—C'est vrai.

—J'étais inquiet ; je craignais que vous ne fussiez malade ; mais Charles m'a rassuré en me disant qu'il savait pourquoi vous ne veniez pas.

— Ah ! votre mari vous a dit cela ?
 — Oui.
 — Et ce pourquoi, vous l'a-t-il fait connaître ?
 — Il a su que vous étiez retenu au château.
 A ce moment le menuisier parut.
 Le petit Armand sauta à bas des genoux de l'artiste, et, les bras tendus, il courut vers son père, qui l'embrassa.
 — Une agréable surprise, dit Moranne, s'avancant vers l'artiste, qui s'était levé et tendait la main à l'ouvrier entrepreneur.
 — Et M. Lebel vient déjeuner avec nous, dit Louise.
 — Je le pense bien, répondit le mari, et la surprise est doublement agréable.
 Edouard prit à part Moranne et lui dit :
 — Vous n'avez donc pas été surpris de ne pas me voir cette semaine ?
 — Mais, balbutia le menuisier interloqué, j'ai pensé... je savais que vous ne viendriez pas.
 — Comment saviez-vous cela ?
 — Un monsieur, qui a dû vous voir et vous dire...
 — Je comprends, il vous a aussi parlé, ce monsieur ?
 — Oui.
 — Le connaissez-vous ?
 — Pas autrement que pour l'avoir vu une fois.
 — Alors, vous ne savez pas son nom ?
 — Je ne le sais pas.
 — Où vous a-t-il parlé ?
 — Au château de Blérac ; il est un ami de Mme la comtesse.
 — Mais, alors, on sait son nom au château ?
 — Je l'ignore, monsieur Lebel ; ce que je sais, c'est qu'il veut rester inconnu.
 — Voyons, que vous a-t-il dit ?
 — Mais...
 — Pourquoi hésitez-vous ?
 — Il m'a dit qu'il vous conseillerait de ne plus venir aussi souvent chez nous, à cause de ce que pourrait dire le monde.
 — Voilà, on veut nous faire du monde un épouvantail ! Soit, mes visites seront moins fréquentes, mais ce n'est pas ce que pourront dire ou penser certaines gens qui m'empêchera de vous voir. Vous et votre femme êtes mes amis et je n'ai pas à m'en cacher ; je voudrais, au contraire, que tout le monde le sût à Grisolles. Tantôt, après déjeuner, nous ferons une promenade, je vous conduirai à la Côte aux roches que vous et votre femme ne connaissez pas encore ; il me plaît qu'on me voie en votre société, qu'on me voie ayant Mme Moranne à mon bras.
 Encore une fois, je veux qu'on sache que vous êtes mes amis, et si l'on vous en demande la raison, mon cher Moranne, je vous autorise à répondre que votre femme et moi avons été élevés par charité dans la même maison de bienfaisance ; ni Louise ni moi n'avons à rougir de cela.
 On avait déjeuné gaiement chez le menuisier, et tout de suite après, la jeune femme ayant mis sa plus belle robe, on était sorti pour se rendre à la Côte aux roches.
 Beaucoup de gens avaient pu voir la charmante Mme Moranne au bras de M. Edouard Lebel, et vite on était allé raconter la chose aux Pins où, depuis quelque temps, on tenait à ne rien ignorer des faits et gestes de l'artiste.
 Pour Edouard et ses amis ce fut une très agréable journée.
 A voir l'animation, l'entrain, disons même la gaieté du jeune homme, on n'aurait pas soupçonné les tortures de son âme. C'est qu'il possédait une force de volonté extraordinaire. Cherchait-il à oublier, à éloigner ses pensées de la bien-aimée ? Oui, peut-être. Mais il ne songeait pas à chasser l'amour de son cœur ; il savait que c'était impossible.
 A l'endroit le plus élevé de la Côte aux roches, en face du merveilleux et majestueux panorama que les promeneurs avaient devant eux, Edouard raconta la légende du château des Armoises et de l'étang disparus.
 Vers sept heures, on s'était rendu à cette auberge où l'ar-

tiste était connu et toujours bien accueilli et, là, il avait offert à dîner à ses amis. Les braves gens de l'auberge s'étaient mis en quatre pour traiter aussi bien que possible l'artiste et sa société.

A dix heures, Moranne, sa femme et son fils étaient ramonés chez eux par Edouard, qui les quitta presque aussitôt. A onze heures l'artiste rentra dans son pavillon.

Son regard se porta sur les deux fenêtres de la chambre de Mlle Dubessy, qui n'étaient pas éclairées.

— Elle est couchée et dort, sans doute, se dit-il.

Il se trompait.

Claire, enveloppée d'un peignoir blanc, ses pieds nus dans des pantoufles de satin, était accoudée sur la barre d'appui d'une des fenêtres ouvertes et, à travers les lames de la jalouisie, guettait le retour de son cousin.

Quand il fut dans le pavillon et qu'elle eut entendu le bruit de la porte se refermant, elle laissa échapper de longs soupirs.

— Il ne rentre pas trop tard, murmura-t-elle ; ah ! c'est son visage que je voudrais voir en ce moment ; il doit être rayonnant de s'être promené tout le jour avec elle, l'ayant à son bras. Et elle, a-t-elle été assez heureuse ! Ils souriaient, se parlaient tout bas, se regardaient tendrement, tandis que moi, ici, seule, je souffrais et me laissais aller à toutes sortes de sombres pensées !

Et voilà l'amour, cet amour tant de fois rêvé, auquel j'aspirais de toute la puissance de mon âme ! Mais c'est un noir démon, le plus terrible, le plus cruel qui s'est emparé de tout mon être ! Il m'étreint, me serre, me brise... il me tue et, quoique je fasse, je ne peux pas lui échapper !

Et c'est moi, la châtelaine de Grisolles, la damoiselle aux millions, c'est moi que l'on croit heureuse, c'est moi qu'on envie ! Ah ! ah !

Elle s'était éloignée de la fenêtre et arpentait sa chambre d'un pas inégal, fiévreux, tournant, comme une panthère blessée, autour d'un magnifique guéridon avec incrustations d'argent, qui occupait le milieu de la chambre.

Elle ne jetait même pas les yeux sur le lit qui semblait l'inviter au repos, au calme du sommeil. Elle revint à sa croisée et vit les quatre grandes fenêtres du pavillon éclairées.

— Pourquoi donc ne se couche-t-il pas ? se demanda-t-elle. Comme moi, il veille ; il pense à elle ! Et moi, moi, je pense à lui, à lui qui ne veut pas voir, qui ne veut pas comprendre que je l'aime ! Il me dédaigne, il repousse l'amour de Claire Dubessy pour avoir celui de Louise Moranne, la femme d'un menuisier !

Mais qu'ai-je donc fait de ma fierté ? Oh ! comme mon cœur est lâche ! Je me fais pitié !

Elle restait là, haletante, les yeux rivés sur les fenêtres du pavillon, espérant voir se dessiner derrière les rideaux la silhouette du jeune homme.

Pauvre Claire ! si, à ce moment, elle avait pu voir Edouard comme elle venait d'en manifester le désir, elle aurait été singulièrement surprise ; et quelle joie délirante aurait subitement inondé son cœur !

Debout, les bras croisés, immobile, l'artiste était comme en extase devant le portrait dont la jeune fille était si loin de soupçonner l'existence, et il pleurait à chaudes larmes.

Mais Claire ne pouvait pas voir cela, et encore moins le deviner.

Ce portrait et ces larmes, souvent versées, étaient le secret d'Edouard qu'il avait fait le serment de garder. Et il cachait le portrait avec autant de soin qu'il en mettait à dérober ses larmes.

Nous connaissons les pensées de la jeune fille et celles du jeune homme ; un atome, un rien les séparait, et ce rien creusait entre eux un abîme.

Et quand ils auraient voulu se précipiter dans les bras l'un de l'autre, savourant toutes les pures ivresses de l'amour, ils se sentaient repoussés par une force invincible.

Pauvre Claire ! pauvre Edouard ! Ils ne pouvaient pas s'entendre !

Mais les souffrances de l'artiste, si cruelles qu'elles fussent, n'étaient pas comparables à celles de la jeune fille. Edouard n'était pas jaloux et Claire avait en elle cette horrible maladie de l'âme qui déchire, dévore et, lentement, comme certain poison, accomplit son œuvre fatale.

A cet instant, foulant sous ses pieds nerveux le magnifique tapis d'Aubusson, au milieu de ces objets d'art, de ces meubles superbes, de toutes ces merveilles du luxe qui l'irritaient, elle maudissait la fortune avec plus de violence que jamais.

Ah ! comme elle comprenait bien que ce n'est pas la richesse qui rend heureux !

Ses millions ! Mais elle les aurait jetés au vent pour quelques jours de bonheur.

Son existence heureuse ! Mais elle l'aurait changée pour une autre, n'importe laquelle, exempte des tourments qui faisaient de sa vie un enfer.

Elle revenait constamment à la fenêtre, y restait quelques instants, puis s'en éloignait avec un mouvement d'impatience et de colère. Elle était furieuse contre elle, la malheureuse.

Ce ne fut que vers deux heures du matin, quand les lumières du pavillon se furent éteintes, qu'elle se décida enfin à se jeter sur son lit pour, une fois de plus, mouiller les oreillers de ses larmes.

VII

LE PIÈGE

Pendant que Claire Dubessy cherchait un moyen de faire savoir à Edouard que c'est lui qu'elle aimait, d'un autre côté, il se tramait contre elle un infâme complot. Le comte et la comtesse de Linois, voyant que Mlle Dubessy prenait trop de temps à accepter leur fils, Alfred, avaient comploté de l'enlever. C'est Mme de Linois qui se chargea de mettre à exécution ce projet diabolique. Elle alla trouver Claire chez elle et lui dit qu'Edouard devait rencontrer une fille dans deux jours à l'Hôtel des Bons enfants. Pour prouver à la jeune fille la vérité de ce qu'elle lui disait, elle lui offrit de se rendre à l'hôtel le jour en question et qu'elle verrait entrer Edouard en compagnie d'une jeune femme. Gagnée par la jalousie, Claire accepta naïvement la proposition de Mme de Linois.

Cet infâme complot était parvenu à la connaissance de quelqu'un et le lendemain, Mlle Dubessy reçut une lettre d'un inconnu qui l'avertissait de se tenir sur ses gardes, qu'elle courrait un grand danger.

Mais Claire ne tint pas compte de cet avertissement et au jour convenu elle partit avec Mme de Linois, qui alla la prendre avec sa voiture.

Après quelques heures de marche, le coupé s'arrêta au coin de la rue où se trouvait l'hôtel des Bons-Enfants.

Mme de Linois et la jeune fille, voiles baissés, mirent pied à terre.

Le cocher tourna bride pour retourner à l'auberge où sa consigne était d'attendre, sans bouger, les ordres de son maître.

Mme de Linois ayant passé sous le sien le bras de Claire, elles se dirigèrent vers l'hôtel sans trop se presser, et elles y entrèrent sans avoir remarqué deux hommes qui, dissimulés dans les encoignures d'une porte cochère, de l'autre côté de la rue, surveillaient l'entrée de l'hôtel.

La veuve Crapelet attendait debout dans son bureau, dont la porte était ouverte. Elle s'avança sur le seuil.

— Nous venons d'arriver à Poitiers, venant de Paris, lui dit Mme de Linois.

Alors, sans prononcer une parole, la veuve prit un bougeoir allumé et conduisit les deux dames à la chambre No 5. Elle y entra derrière elles, alluma une bougie et se retira aussitôt en disant :

— Si ces dames ont besoin de quelque chose, elles voudront bien m'appeler ; voilà, près du lit, le cordon de la sonnette.

— C'est bien, merci, madame, répondit Mme de Linois.

Dans la chambre No 6 se trouvaient M. le comte de Linois

et M. le vicomte Alfred, qui ne paraissait pas absolument enchanté du rôle qu'on se préparait à lui faire jouer. C'est qu'il n'était nullement rassuré au sujet des conséquences que pourrait avoir le criminel attentat.

Le comte et son fils étaient arrivés à l'hôtel à neuf heures. Le premier soin de M. de Linois avait été de faire l'inspection des trois chambres, regardant partout, jusque sous les lits. Il avait paru satisfait, surtout lorsque, sur sa demande, la logeuse lui avait remis la clef du No 4. Ceci n'avait pas coûté beaucoup à Mme Crapelet, qui avait une autre clef de cette chambre.

— Avez-vous, cette nuit, beaucoup de monde dans l'hôtel ? avait ensuite demandé M. de Linois.

— Personne autre que vous au premier ; deux voyageurs au deuxième et aux troisième et quatrième étages, mes locataires au mois, avait répondu la veuve.

Et cette réponse, évidemment fort agréable au faux M. Gallien, nom que le comte s'était donné à l'Hôtel, avait valu à Mme Crapelet un très aimable sourire.

Celle-ci laissa le père et le fils causer de leurs petites et grosses affaires, et entra dans son bureau où elle avait à recevoir de nouveaux clients.

A dix heures moins quelques minutes, un inconnu se présenta.

Il fut tout de suite introduit dans le petit salon attenant au bureau.

Cinq minutes après, un second personnage entra dans le bureau.

— On m'attend dans votre salon, dit-il.

— Bien, entrez, dit la veuve, ouvrant la porte.

Cinq nouvelles minutes s'étant écoulées, un troisième personnage parut. Ayant dit comme celui qui l'avait précédé : " On m'attend dans votre salon ", la porte du *buen-retiro* lui avait été aussitôt ouverte.

Alors, Ursule Crapelet s'était dit :

Trois hommes dans la maison et deux qui montent la garde dans la rue, voilà un déploiement de force qui ne me paraît pas bien nécessaire ; enfin, ça, ce n'est pas mon affaire. Je n'ai plus à attendre que la mère et la fille, et après... ma foi, il arrivera ce qui pourra ; je n'ai rien à y voir et je m'en lave les mains...

La mère... oh ! une drôle de mère tout de même !

Mme de Linois et Claire étaient arrivées à leur tour et, comme nous l'avons dit, la maîtresse de l'hôtel les avait conduites à leur chambre.

Mais avant de redescendre, profitant du bruit que faisaient au No 5 celles qu'elle croyait être la mère et la fille, la veuve Crapelet ouvrit la porte de la chambre No 4, dans laquelle, un instant après, l'inconnu et ses deux compagnons s'introduisaient furtivement et sans bruit.

De cette chambre on pouvait facilement, en prêtant l'oreille, entendre tout ce qui se disait dans l'autre, la cloison étant assez mince.

Les trois hommes avaient éteint leur lumière et étaient assis dans une immobilité de marbre. L'inconnu, le maître, se trouvait près de la porte ouvrant sur l'autre chambre, tendant l'oreille ; mais il n'entendait encore qu'un bruit de pas légers, ce qui indiquait que Mme de Linois et la jeune fille ne s'étaient pas assises.

Claire allait sans cesse du milieu du salon à la fenêtre par laquelle elle essayait de regarder dans la rue.

Une impatience fiévreuse se lisait sur son pâle et beau visage tourmenté.

— Où est la chambre ? demanda-t-elle tout à coup.

— Là, répondit Mme de Linois, indiquant de la main le No 4.

La jeune fille soupira.

— Je n'entends rien, dit-elle.

— Ils ne sont pas encore arrivés ; du reste, voyez, il n'est que dix heures et demie.

— Mais que peuvent-ils donc faire ?

—Ils ont très probablement dîné dans un restaurant. Claire appuya fortement la main sur son cœur.

—Il me semble que je vais étouffer ici, prononça-t-elle. Si j'ouvrais cette fenêtre ?

—Ce serait imprudent, on pourrait vous voir.

—Nous éteindrions la bougie.

—Non ; croyez moi, attendez tranquillement. Mais comme vous avez chaud, vous êtes tout en sueur !

—C'est vrai, répondit Claire, essuyant sa figure avec son mouchoir, et j'ai soif.

Mme de Linois attendait ces paroles de la jeune fille ; ses prunelles étincelèrent.

—Mais, ajouta Claire vivement, il est inutile d'appeler la maîtresse de l'hôtel ; voilà de l'eau dans cette carafe, j'en boirai un demi-verre.

—Sucrée, n'est-ce pas ? fit Mme de Linois.

—Oui, je le veux bien.

—Alors je vais préparer deux verres d'eau sucrée, car j'ai aussi très soif.

—Elle va lui faire prendre un narcotique, se dit l'inconnu, qui ne perdait pas un mot de la conversation.

La jeune fille était retournée à la fenêtre devant laquelle elle se tenait debout, le visage collé à la vitre.

Mme de Linois se hâta de profiter de cet instant. Elle mit du sucre dans les verres, versa l'eau et, lestement, fit tomber dans le verre destiné à Mlle Dubessy le contenu d'un tout petit flacon de cristal qu'elle avait tiré de son corsage.

Le liquide clair du flacon se mêla à l'eau, sans qu'on y pût voir la plus légère coloration.

—C'est fait, ma chérie, dit Mme de Linois, venez.

La jeune fille s'approcha, prit le verre que lui tendait l'odieuse femme et le vida d'un trait.

—Vous sentez vous mieux maintenant ? demanda la misérable ayant sur les lèvres un sourire étrange.

—Oui, répondit Claire.

—Nous n'avons plus longtemps à attendre ; asseyons-nous, ma chérie, vous dans ce fauteuil, moi sur cette chaise.

—Je suis lasse, murmura la jeune fille, se laissant tomber dans le fauteuil.

Mme de Linois s'assit en face de Mlle Dubessy, et l'enveloppa de son regard où passaient des lueurs sombres.

Il y eut un instant de silence.

Soudain Claire tressaillit, et tendant l'oreille :

—Là, prononça-t-elle à voix basse, on a parlé, avez-vous entendu ?

—Non, vraiment, répondit Mme de Linois ; du reste, ce n'est pas dans cette chambre, où vous avez cru entendre parler, mais dans celle-ci que les amants vont venir.

Il y eut un nouveau silence.

—Tiens, qu'ai-je donc ? reprit la jeune fille en s'agitant. Son teint s'était subitement coloré et ses yeux brillaient d'une façon singulière.

—Est-ce que vous souffrez ? demanda Mme de Linois d'un ton plein de sollicitude.

—Non, pas du tout. Je ne me rends pas compte de ce que j'éprouve ; c'est comme une grande lassitude de tous les membres

—C'est un effet de l'émotion.

Claire secoua la tête et voulut se lever. Ses jambes se débâtèrent sous elle et elle retomba lourdement dans le fauteuil.

—Mon Dieu, mais qu'ai-je donc ? que se passe-t-il donc en moi ? s'écria-t-elle d'une voix empâtée ; je ne souffre pas, non, je ne souffre pas ; mais, mais... c'est étrange

—Est-ce que vous m'entendez ?

—Oui, très bien.

—Vous me voyez ?

—Oui, oui, je vous vois.

—Alors ce n'est rien, vous allez vous remettre.

Claire laissa échapper un cri rauque, pareil à celui que pousserait une personne enrouée.

—C'est un engourdissement, prononça-t-elle ayant la langue

embarrassée, lourde : je ne peux plus remuer les jambes ni les bras...

Elle essaya de se mouvoir. Impossible. Ses bras, ses jambes restèrent inertes.

Une troisième fois elle s'écria, avec une grande difficulté d'élocution :

—Mon Dieu, mais qu'ai-je donc ?

Elle voulut parler encore, mais ne put articuler que quelques mots inintelligibles.

L'étrange paralysie produite par le liquide absorbé avait gagné la langue. Et, chose étrange, non seulement Claire ne souffrait pas, mais elle conservait, avec l'ouïe et la vue, ses facultés morales dans toute leur plénitude.

A ce moment seulement, elle se rappela ce mystérieux billet qu'elle avait déchiré avec indignation et qui lui conseillait de se tenir sans cesse sur ses gardes afin d'éviter les pièges qui pouvaient lui être tendus.

Était-elle donc tombée dans un piège, dans un guet-apens ?

Cette idée traversa son cerveau et y jeta une vive lumière.

Une angoisse inexprimable se refléta sur son visage devenu très pâle et son regard se fixa sur Mme de Linois avec terreur. Celle-ci paraissait très calme et Claire devina plutôt qu'elle ne vit sur ses lèvres un mauvais sourire.

VIII

A BAS LE MASQUE

Dans la chambre No 4, les trois hommes étaient toujours dans la même immobilité. Toutefois, le maître était dans un état d'agitation extraordinaire.

Il avait entendu toutes les paroles de la jeune fille, et quand le silence se fit entre les deux femmes, il se dit :

—Je ne me suis pas trompé, c'est bien un narcotique que la coquine lui a fait boire, et la pauvre enfant vient de s'endormir.

Claire ne pouvant plus ni parler, ni faire un mouvement, il croyait, en effet, que la jeune fille dormait.

Il ignorait qu'il existât à Paris un vieillard de près de quatre vingt-dix ans, appelé Tartini, lequel était un savant chimiste très habile en l'art de fabriquer toutes sortes de poisons et autres compositions chimiques produisant les effets les plus singuliers.

Dix fois il avait été sur le point d'ouvrir la porte et de se précipiter dans la chambre ; mais il avait su se contenir. Pour lui et ses hommes le moment d'intervenir n'était pas venu encore.

Près de Mlle Dubessy, il n'y avait encore que Mme de Linois, il fallait permettre à M. le comte et à M. le vicomte d'entrer en scène.

Et le mystérieux personnage attendait.

Pendant Mme de Linois s'était dressée debout, pâle, elle aussi, et toute frémissante sous l'impression des regards éperdus de la jeune fille.

Elle alla à la porte donnant sur le couloir et s'assura qu'elle l'avait bien fermée à double tour, ensuite elle marcha rapidement vers la porte de la chambre No 6 dont elle tira le verrou.

La porte s'ouvrit aussitôt et le comte poussa Alfred dans la chambre, en prononçant ces mots d'une voix creuse :

—Allons, marche, ne tremble pas, elle est à toi ! tu peux l'enlever et la conduire à la mairie où vous serez mariés.

Ainsi, avec une habileté infernale, on lui avait tendu un piège et elle y était tombée. Elle était à la merci de trois infâmes, de trois monstres, entièrement à leur merci, puisqu'il lui était impossible de se défendre, d'appeler à son secours.

Toutes les phrases de la lettre d'avertissement qu'elle avait reçue d'un ami inconnu se retraçaient dans sa mémoire. Et elle n'avait pas tenu compte des conseils qui lui étaient donnés, mieux que cela, elle les avait méprisés ?

Mais que lui voulait-on ? Dans quel but l'avait-on fait tomber dans ce piège infâme ? Ces gens, ces de Linois—des bandits—

la tenaient en leur puissance, que voulaient-ils donc faire d'elle ?

Une clarté se fit dans son esprit ; elle comprit qu'on voulait l'enlever.

Tout se retourna en elle et il lui sembla qu'elle allait mourir.

Tout cela avait passé rapidement dans la pensée de Claire.

Mme de Linois se tenait à l'écart, près de la fenêtre, à moitié cachée derrière les rideaux.

Le comte, très sombre, dardant sur la jeune fille son regard sinistre, était resté sur le seuil de la porte. Il passait fiévreusement les doigts dans sa barbe et se mordillait les lèvres.

— Alfred, se tenant près de Claire, disait :

— Claire, je vous aime, je vous adore, comme jamais aucun jeune fille n'a été aimée, adorée. Ah ! vous le savez bien et depuis longtemps, que je vous aime de toutes les forces qui sont en moi ! Je ne pouvais plus vivre sans vous, mais je ne voulais pas mourir afin de vous consacrer ma vie tout entière.

Claire, Claire, sois à moi, donnons-nous l'un à l'autre pour la vie !

Il osait, il avait l'audace de la tutoyer, l'infâme !

Il savait qu'il pouvait tout lui dire, qu'elle avait été mise dans l'impossibilité de lui répondre.

Et la pauvre enfant entendait cela, et, immobilisée, elle n'avait que la flamme de son regard pour protester contre des paroles iniques. Ah ! si elle avait pu parler !

Alfred continua :

— Claire, unissons-nous l'un à l'autre ; tu seras ma femme, mon épouse chérie, adorée ! comme notre vie sera heureuse et belle !

Toujours dans l'encadrement de la porte, M. de Linois haussait les épaules, donnant ainsi des signes visibles d'impatience.

La comédie des beaux sentiments durait trop longtemps. Il s'avança pour dire à son fils d'enlever de suite la jeune fille, lorsque, tout à coup, la porte de la chambre No 4 s'ouvrit avec fracas.

Trois hommes, ayant chacun un revolver à la main, firent irruption dans la chambre du drame.

Et avant que les de Linois eussent eu le temps de se reconnaître, de comprendre ce qui se passait, un des nouveaux venus avait bondi jusqu'à la porte du No 6 pour en défendre le passage.

Les trois complices étaient cernés, pris dans leur propre piège.

Le charmant Alfred s'était dressé comme par un ressort, livide, tremblant de tous ses membres.

Mlle Dubessy avait tourné la tête et compris que Dieu avait entendu la prière qu'elle lui adressait du fond de son âme.

Ces trois hommes venaient à son secours. Et juste au moment où elle se disait :

— C'est fini, plus d'espoir !

A cet instant même la porte s'ouvrait, les hommes paraissaient, elle était sauvée !

Devant ses yeux, elle vit ces mots, contenus dans le billet anonyme, tracés en lettres de feu :

« Vous ne serez pas une victime !

« On veille sur vous !

— Nous sommes trahis et je ne suis pas armé ! avait murmuré M. de Linois, dont les yeux pleins de lueurs fauves, s'étaient injectés de sang.

Quant à Mme de Linois, subitement prise d'une violente attaque de nerfs, elle s'était écroulée sur le parquet et se tordait dans d'affreuses convulsions.

Le défenseur de la jeune fille l'avait enveloppée d'un regard plein d'intérêt et de compassion et s'était dit, voyant le rayonnement de joie des yeux de Claire et leur expression de profonde reconnaissance :

— Elle n'est pas endormie, elle voit, entend et comprend ; mais cette étrange immobilité...

Alors notre personnage s'avança, le regard flamboyant, et

se plaçant en face de son antagoniste, il lui montra son visage en pleine lumière.

Le misérable poussa un cri rauque, étranglé, et recula terrifié, secoué par un tremblement convulsif.

— Vous, vous, vous ! balbutia-t-il éperdu.

— Ah ! vous me reconnaissez ! Eh bien, j'en suis ravi ; cela vous évite de prétendre que vous êtes le comte de Linois. Quittez donc ce nom dont vous vous êtes frauduleusement emparé, que vous avez volé et reprenez celui qui vous appartient et que vous avez depuis longtemps déshonoré.

A bas le masque ! Vous avez assez joué au comte de Linois, qui fut dans un temps votre ami et le mien, et qui est mort en Amérique il y a six ans.

Mais vous savez cela mieux que moi, vous avez assisté aux derniers moments du comte de Linois ; il est même probable que vous n'avez pas été pour rien dans cette mort d'un malheureux qui, deux jours auparavant, se portait à merveille. Vous savez vous procurer et faire usage de merveilleux poisons et aussi d'autres substances, poudres ou liquides non moins merveilleux.

Et, montrant de la main la jeune fille immobile dans le fauteuil, il ajouta :

— En voici la preuve, monsieur le baron Raoul de Simiane.

Il avait prononcé ces paroles d'une voix acerbe, qui cingla la figure du misérable comme un coup de cravache.

Celui-ci, dans lequel nos lecteurs ont sans doute reconnu depuis longtemps le terrible de Simiane, avait la face horriblement convulsée. Ne pouvant bondir à la gorge de son ennemi, maintenu qu'il était par le canon du revolver braqué sur lui, il grinçait des dents.

Alfred, un peu revenu de son épouvante, s'était éloigné de Mlle Dubessy et manœuvrait avec l'intention évidente de s'enfuir par une des portes latérales, malgré les deux hommes à qui la garde en avait été confiée.

L'inconnu ayant remarqué son manège, s'écria :

— Ne le laissez pas échapper, j'aurai aussi à lui parler tout à l'heure.

Il reprit, s'adressant de nouveau à de Simiane :

— Vous ne m'attendiez point ici, n'est-ce pas, monsieur le baron ? Donc, continua-t-il avec une ironie mordante, je n'ai pas cru devoir vous prévenir de ma visite. J'ai préféré vous causer une surprise, peu agréable il est vrai, mais, enfin, une surprise.

Je vois ce soir Mlle Dubessy pour la première fois ; mais je m'intéresse à cette jeune fille, je m'intéresse à elle plus que vous ne le croyez, monsieur le baron, et, vous le voyez, je me suis fait son défenseur.

La pauvre enfant échappe à vos convoitises ; le fils d'Antoinette Picot, qui a été autrefois au service de la baronne de Simiane, votre mère, ne commettra pas le crime qu'il préméditait, et vous, baron de Simiane, vous ne vous emparerez pas des millions de Mlle Claire Dubessy comme de ceux du malheureux Ludovic de Mégrigny.

De Simiane fit entendre un grognement de fauve.

Il reprenait peu à peu son sang froid. Il se redressa brusquement et, d'un ton féroce :

— Allez-vous me dire, enfin, ce que vous me voulez ?

— Ah ! ce que je te veux ! Je veux, après t'avoir arraché ton masque, je veux, serpent, te briser les dents ! Tu as fait trop de victimes ; elles crient toutes vengeance contre toi... Tu as mordu, tu ne mordras plus !

— Pourquoi vous mêlez-vous de mes affaires, quand je ne m'occupe pas des vôtres ? Pourquoi pénétrez-vous ainsi dans ma vie ?

— Parce qu'il fallait à tes victimes un vengeur ; ce vengeur, c'est moi !

Les yeux du maudit lancèrent des flammes. Il se ramassa sur lui-même et fit un mouvement pour s'élaner sur son ennemi.

— Si tu fais un seul pas en avant, lui cria le vengeur, aussi vrai que je m'appelle Maxime de Rosamont, je te tue comme un loup enragé !

La terrible attitude de M. de Rosamont disait assez qu'il n'hésiterait pas à mettre sa menace à exécution.

De Simiane, nous le savons, insolent et cruel avec les faibles, était rampant et lâche en face des forts. Au lieu d'avancer, il recula.

De sa voix calme, à l'accent sévère, l'ami d'autrefois reprit.

— Je ne pensais plus à vous, baron de Simiane, je vous avais complètement oublié ; je vous croyais mort et, malheureusement, vous étiez toujours de ce monde. Vous vous étiez enfui de France pour échapper à la justice avec laquelle vous aviez de terribles comptes à régler, pourquoi y êtes-vous revenu ? Vous n'aviez pas assez de vos anciens crimes, il vous fallait commettre de nouveaux forfaits, faire encore couler des larmes !

Chez vous, il n'y eut jamais un instant de remords, vous n'eûtes jamais la pensée du repentir. Sur la terre libre d'Amérique et ailleurs, partout où vous avez porté vos pas, qu'avez-vous fait ? J'ai fait prendre des informations et si je n'ai pas pu tout savoir, j'ai au moins la certitude que les renseignements qui m'ont été fournis sont absolument exacts.

La fortune que vous aviez emportée de France a été dissipée en moins de quatre ans. Dès lors, sous le nom de James Mickle, vous faisant passer pour un Anglais, vous n'avez plus vécu que d'expédients. On vous a vu dans toutes les principales villes des Etats-Unis. Devenu un joueur très habile, on se souvient de la chance étonnante qui vous favorisait sur les tapis verts. A cette industrie, qui n'était pas toujours aussi lucrative que vous l'auriez voulu, vous ajoutiez l'escroquerie et le vol sous toutes ses formes.

— C'est faux, c'est faux ! hurla de Simiane.

— J'ai des lettres qui sont des preuves. Partout où vous avez passé, vous avez fait des dupes et laissé les plus tristes souvenirs.

C'est au Canada que vous avez rencontré le comte de Linois ; vous vous reconnûtes et renouâtes les liens d'une ancienne camaraderie. De son côté l'amitié était sincère, mais du vôtre !... Passons.

De Linois avait eu, comme vous, une jeunesse très agitée ; mais s'il avait follement gaspillé la fortune que lui avaient laissée ses parents, lui, au moins, n'avait point fait de l'honneur et était resté digne de porter le nom de ses ancêtres.

A vingt-cinq ans, il se maria avec une jeune orpheline qu'il aimait, dont il était aimé et qui lui apporta une dot d'un million. Il put alors se délivrer de ses créanciers et il conserva le château de Linois, en Bourgogne, avec ses dépendances. C'était l'épave d'un magnifique héritage.

Antoinette Picot, l'ancienne femme de chambre de la baronne de Simiane et plus tard de Blanche de Mégrigny, était sortie de sa crise de nerfs ; elle avait relevé la tête, et toujours étendue sur le parquet, le buste appuyé sur ses bras, elle écoutait avidement ; car ni elle ni son fils ne savaient ce que de Simiane avait fait en Amérique ; ils ignoraient, par conséquent, comment le baron avait pu changer son nom contre celui du comte de Linois.

Alfred, qui s'était assis sur une chaise, écoutait aussi, les coudes sur ses genoux et la tête dans ses mains.

Mlle Dubessy ne perdait pas une des paroles de M. de Rosamont ; elle écoutait avec une attention croissante et un étonnement profond.

— La jeune Mme de Linois, poursuivit le vengeur, avait des parents en Amérique, à Philadelphie ; elle et son mari se rendirent dans cette ville. De Linois avait résolu de se donner au travail et de se refaire une fortune, si c'était possible, afin d'apaiser le regret qu'il avait des fautes de sa jeunesse.

Presque tout de suite en arrivant à Philadelphie, la comtesse avait mis au monde un fils auquel on donna le prénom d'Alfred. Maintenant, plus que jamais, le travail du comte de Linois avait un but. Il lui fallait reconstituer sa fortune afin que son fils pût un jour porter son nom avec éclat.

Pendant plusieurs années le comte et la comtesse vécurent très heureux.

Mais le malheur s'abattit tout à coup sur de Linois. Il perdit sa femme et son fils à quelques jours de distance.

Baron de Simiane, vous avez entre les mains l'acte de naissance de Jeanne-Angélique Dubours, l'acte de mariage du comte et de la comtesse de Linois et l'acte de naissance d'Alfred-Henri de Linois, moi, je possède l'acte de décès de Jeanne-Angélique Dubourg, comtesse de Linois et l'acte de décès de son fils Alfred-Henri de Linois.

Maintenant, de Simiane, adossé au mur, le visage blême, convulsé, roulait des yeux effrayants, qui semblaient sortir des orbites.

M. de Rosamont reprit la parole.

— Ce n'est pas pour vous apprendre ce que vous savez aussi bien que moi que je fais ce récit, mais pour vous prouver que je suis parfaitement renseigné, et afin que les personnes qui m'entendent sachent bien qui vous êtes et ce que vous valez.

Je reviens au comte de Linois. La mort de sa femme et de son fils lui porta un coup terrible. Il tomba dans un profond découragement, ses facultés intellectuelles s'affaiblirent, il négligea ses affaires, et la maison de commerce qu'il avait fondée et qui commençait à prospérer, s'en alla à la dérive et finit par sombrer.

Alors le malheureux de Linois se mit à voyager et, comme je l'ai dit, il était au Canada lorsque vous le rencontrâtes.

Il vous raconta sa douloureuse histoire, ne vous laissant rien ignorer des choses qui le concernaient.

A votre tour, et comme il s'étonnait que vous eussiez pris un faux nom, vous lui dites que vous aviez été dans la nécessité de le faire afin de vous soustraire à vos créanciers, et à d'impitoyables rançunes.

De Linois accepta vos explications, crut à l'affection que vous lui témoigniez, et se laissa diriger par vos conseils intéressés.

Vous étiez revenus à Philadelphie. Un jour, vous décidâtes de rentrer tous deux en France, et toujours dirigé par vous, qui aviez déjà formé le projet criminel de vous substituer à lui, le comte rassembla tous ses papiers, même ceux qui paraissaient n'avoir aucune importance.

Avant de partir, vous engageâtes le comte à faire un dernier voyage à travers le pays. Un matin, vous vous arrêtâtes au village de Fonikan, à cinquante lieues de Philadelphie ; le comte était souffrant, il se mit au lit ; le lendemain soir il rendit le dernier soupir. Déjà vous vous étiez emparé de son nom, et ce fut sous celui de James Mickle que vous fîtes enterrer le comte de Linois.

Alors, vous vous êtes dit :

« On ne se souvient plus du baron de Simiane, on le croit mort ; je puis rentrer en France, reparaître sur les boulevards de Paris, et comme les années et mon séjour en Amérique m'ont en quelque sorte métamorphosé, on ne me reconnaîtra pas ; je pourrai être sans danger le comte de Linois.

« Je ferai plus : imitant admirablement l'écriture du comte, je me mettrai en relations avec son notaire, le régisseur du domaine de Linois, et je toucherai le prix des fermages, des ventes de bois, etc... Et le moment viendra où je pourrai prendre possession du château.

— Eh bien ! oui, de Simiane, vous avez dit : Je ferai cela, et avec une stupéfiante audace, vous l'avez fait. Après avoir volé le nom du comte de Linois, vous vous êtes emparé de ses biens.

Il y a deux ans, le vieux notaire mourut ; l'année dernière ce fut le tour du régisseur, qui était aussi un vieillard. Alors, n'ayant plus à craindre qu'on ne s'écriât en vous voyant : — « Cet homme n'est pas le comte de Linois, notre maître », vous êtes entré souriant et la tête haute dans ce vieux manoir bourguignon, donné autrefois à un de Linois en récompense d'éclatants services rendus à son prince.

IX

LES AVENTURIERS

Après s'être arrêté un instant pour reprendre haleine, le comte de Rosamont poursuivit :

— Comment avez-vous appris qu'il existait dans l'ancien Poitou le château de Grisolles où demeurait Mlle Claire Dubessy, jeune et belle orpheline dont la fortune était évaluée à dix ou douze millions ? Je l'ignore et n'ai nul besoin de le savoir.

Enfin, vous apprenez cela, et tout de suite votre imagination si féconde pour le mal se met au travail. Vous voyez un magnifique coup à faire, le couronnement de votre œuvre, et vous vous dites sans doute : — « Ce sera mon dernier et plus merveilleux exploit. »

Alors vous vous souvenez d'Antoinette Picot et son fils, lequel a, s'il vit encore, l'âge qu'aurait le fils décédé du comte de Linois.

C'est superbe : Antoinette devient comtesse, et Léon Picot est créé vicomte Alfred de Linois par votre volonté !

Il ne peut déplaire à Antoinette d'être comtesse, après avoir tant rêvé le titre de baronne.

Quant à Léon Picot, il trouve qu'il fera très bonne figure en s'appelant vicomte Alfred de Linois.

Mais il n'y a pas de temps à perdre, il faut entrer en campagne.

Justement, une propriété, « les Pins », est à vendre près de Grisolles ; vous empruntez vingt mille francs sur le domaine de Linois et vous achetez « les Pins », où Mme la comtesse et M. le vicomte viennent s'installer.

Vous, prudemment, vous restez dans la coulisse. On dit que vous êtes un grand voyageur, et que vous parcourez l'ancien et le nouveau monde.

Vous croyez que les choses iront toutes seules, et vous vous réservez de paraître au bon moment, quand il n'y aura plus qu'à mettre « comte de Linois » au bas du contrat de mariage.

Toutefois, vous ne restez pas inactif. Vous trouvez le moyen de faire recommander Mme la comtesse et M. le vicomte au tuteur de Mlle Dubessy et à la jeune châtelaine elle-même.

Oh ! la trame est parfaitement ourdie ; il n'est pas jusqu'au vieux curé de Grisolles qui, innocemment, naïvement, entre dans ce complot, dont le but est de mettre la main sur les millions de la jeune héritière.

Mais, heureusement pour elle, Mlle Claire Dubessy n'est point pressée de se marier, et M. le vicomte, malgré ses avantages physiques, ne parvient pas à produire sur elle l'effet que vous attendez.

Vous voyez autour de Mlle Claire Dubessy d'autres prétendants, se livrant, comme vous, à la chasse aux millions. Cela vous inquiète, vous inspire des craintes sérieuses, et fort imprudemment, pour hâter la réalisation de vos espérances, vous cherchez à faire agir auprès de Mlle Dubessy des personnes qui ont sur elle, pensez-vous, une grande influence.

Baron de Simiane, poursuit le comte de Rosamont, d'une voix plus forte, vous avez voulu troubler la tranquillité, détruire le bonheur des personnes qui refusaient de s'associer à vos projets. Eh bien ! écoutez, ces personnes que vous avez voulu frapper au cœur, que vous haïssez, je les aime, moi, je les aime !

Misérable et fou que vous êtes, vous avez eu l'audace de toucher à Mme Clavière et à André, son fils ; vous n'avez pas craint de vous attaquer à Mme Beaugrand, votre sœur, et à Henriette de Mégrigny, votre nièce.

En entendant ces paroles, Mlle Dubessy fit un mouvement et une plainte sourde s'échappa de sa poitrine.

— Baron de Simiane, poursuivit M. de Rosamont avec violence, c'est parce que j'aime ceux que vous haïssez que je suis ici, c'est parce que vous êtes pour eux une menace continue que je me fais le gardien de leur bonheur et, en même temps, le vengeur de toutes vos victimes !

Le baron se détacha du mur et fit deux pas en avant.

— Ah ! vous voulez un duel, monsieur le comte de Rosamont, dit-il d'une voix sifflante, eh bien ! soit, nous nous battons !

Le comte haussa les épaules, et se redressant avec hauteur : — Le comte de Rosamont, prononça-t-il lentement, pourrait croiser l'épée ou échanger une balle avec un gentilhomme ; mais en vous, le gentilhomme n'existe plus. Vous n'êtes qu'un vulgaire aventurier, un bandit ! Le comte de Rosamont ne se bat pas avec un voleur et un assassin !

De Simiane eut un rugissement de fureur et parut une seconde fois prêt à se précipiter sur le comte.

Mais le canon du revolver se retrouva à la hauteur de ses yeux. De nouveau il recula et alla s'aplatir contre le mur.

— Voleur et assassin ! reprit le comte, foudroyant du regard le misérable. Vous avez été en France voleur et assassin, vous avez été à l'étranger voleur et assassin ! Vous avez empoisonné Ludovic de Mégrigny...

— C'est faux, c'est faux !

— J'en ai les preuves, et devant un jury de cour d'assises Antoinette Picot n'oserait pas soutenir le contraire. Vous avez fait assassiner Henri de Bierle par un scélérat à votre solde ; vous avez empoisonné le comte de Linois pour lui voler ses papiers et tout ce qu'il possédait, comme vous aviez volé la fortune de votre sœur et de votre nièce.

Réduit à l'impuissance, le misérable, qui aurait voulu pouvoir étrangler son ennemi, grinçait des dents et râlait de rage.

— Hé, dites donc, baron de Simiane, poursuivit le comte, est-ce que le piège infâme que vous avez tendu à Mlle Dubessy et le monstrueux attentat dont vous vouliez qu'elle fût victime ne comptent pas pour quelque chose dans vos nombreux forfaits ? Cela suffirait pour vous envoyer au bagne à perpétuité.

N'avez-vous pas aussi l'intention de faire assassiner Edouard Lebel, qui vous portait ombrage, par un autre scélérat à vos gages appelé Bertrand ? Qu'est ce que c'est que ce Bertrand ? Sans doute quelque repris de justice que vous êtes associé, comme vous avez fait autrefois d'un certain Joseph Gallot qui, travaillant pour votre compte, a plongé la lame d'un poignard dans la poitrine d'Henri de Bierle.

Eh bien ! baron de Simiane, ne trouvez-vous pas que vous avez commis assez de crimes et qu'il n'est que temps d'y mettre un terme ?

Misérable, je te l'ai dit tout à l'heure, tu as mordu, tu ne mordras plus !

Le misérable se redressa comme la vipère à laquelle on n'a pas encore écrasé la tête.

— Si monsieur le comte de Rosamont a fini de parler, tant mieux, dit-il d'une voix sourde ; mais puisqu'il me tient en sa puissance, qu'il me dise donc ce qu'il veut faire de moi.

— Vous le saurez tout à l'heure.

Le comte fit un signe à un de ses compagnons, qui s'avança.

— Pierre, lui dit-il, aie les yeux sur cet homme, et s'il tente de se jeter sur toi, comme par deux fois il a voulu s'élaner sur moi, n'hésite pas un instant, brûle-lui la cervelle.

Et celui que M. de Rosamont appelait Pierre se plaça résolument en face du baron.

Alors le comte s'approcha de Mlle Dubessy, lui prit la main et lui dit d'un ton affectueux :

— Courage, ma chère enfant, courage !

Ensuite il marcha vers l'ancienne femme de chambre et débitante de tabac.

— Antoinette Picot, lui ordonna-t-il, relevez-vous.

Elle obéit.

La misérable femme était d'une pâleur d'ambre et elle tremblait à ce point que ses dents claquaient.

— Antoinette Picot, reprit le comte, vous avez été la complice du baron de Simiane dans plusieurs de ses crimes, et si je vous livrais à la justice, vous auriez de terribles comptes à lui rendre ; mais je ne le ferais que si vous n'y forciez. Je ne m'attaque pas aux femmes, moi ; et si je suis ici un justicier,

un vengeur, je ne suis pas un policier, ayant mission d'arrêter les criminels.

Je vous laisse libres, vous et votre fils, et vous allez pouvoir sortir de cette maison. Vous retourneriez immédiatement aux Pins pour y faire vos malles, vos paquets ; entendez moi bien tous deux, il faut que vous partiez de Poitiers par le premier train du matin ; vous irez où vous voudrez. Mais partez, partez, si vous ne voulez pas être arrêtés et emprisonnés tous deux. Avant de quitter les Pins, congédiez vos domestiques et fermez la maison ; vous ne devez plus jamais reparaître dans ce pays.

Ce sont des ordres que je vous donne, exécutez-les !

Je n'ai pas autre chose à vous dire, retirez-vous !

Antoinette Picot jeta un long regard sur le bandit, puis, sans avoir prononcé un mot, elle sortit de la chambre, suivie de son fils.

On entendit leurs pas dans l'escalier et peu après le bruit de la porte d'entrée de l'hôtel se refermant derrière eux.

Le comte de Rosamont se rapprocha de son prisonnier.

— Baron de Simiane, lui dit-il, dans combien de temps Mlle Dubessy sortira-t-elle de cet engourdissement causé par la drogue que vous lui avez fait boire ?

Le baron resta silencieux.

— Vous le savez certainement, reprit le comte, car vous n'êtes pas homme à employer une composition chimique sans savoir exactement l'effet qu'elle doit produire et la durée de cet effet. Allons, répondez, je le veux, je vous l'ordonne !

Le baron jeta les yeux sur la pendule.

— Encore une heure environ, grommola-t-il entre ses dents.

— C'est bien, dit le comte.

Et s'adressant à Pierre :

— Tu as entendu, la voiture dans une heure. Va donner tes ordres, mon ami, et reviens tout de suite, en apportant ici tout ce qu'il faut pour écrire.

Le baron regardait le comte avec une visible inquiétude.

— Eh bien ! oui, baron de Simiane, dit M. de Rosamont, c'est vous qui allez écrire, oh ! quelques lignes seulement que je vous dicterai.

— Que voulez-vous donc me faire écrire ?

— Vous le saurez. Voyons, baron de Simiane, vous qui êtes un homme d'énergie et de résolution, ne voyez-vous pas quel parti il vous reste à prendre ? Tout vous échappe à la fois, vous n'avez plus rien de bon à espérer et si vous aviez encore quelque chose à attendre, ce serait le châtement de vos crimes, une mort infâme, votre tête livrée au bourreau.

Vous avez joué votre dernière partie et vous l'avez perdue ; vous n'êtes plus rien, votre rôle est fini. Vous ne pouvez plus compter sur personne, pas même sur votre esprit, si fécond en ressources de toutes sortes, malgré l'audace que vous pourriez avoir encore.

Vous êtes perdu et, je vous le répète, pour vous tout est fini !

Est-ce que vous n'en avez pas assez de la vie ? N'êtes-vous pas fatigué de marcher sur la terre et ne sentez-vous pas que la terre est lasse de vous porter ?

— Assez, assez ! interrompit le baron, frappant du pied avec une impatience fébrile, où voulez-vous en venir ?

— Vous l'avez compris, car je vous ai dit assez clairement que la vie ne voulait plus de vous et que vous ne deviez plus vouloir de la vie.

Baron de Simiane, on ne tient plus à une existence que l'on a souillée par les crimes les plus épouvantables. Après avoir vécu en misérable, retrouvez donc un peu de la fierté de votre race pour mourir en gentilhomme !

— Mourir, mourir ! balbutia le baron.

— Mourir en gentilhomme ! répéta le comte, pour que le nom de tous les barons de Simiane ne soit pas déshonoré par le cou-teau de la guillotine.

Le misérable eut un tressaillement violent, darda sur le comte un regard de fauve, puis courba la tête.

A ce moment, Pierre rentra.

Sur un signe de M. de Rosamont, il plaça sur le guéridon le papier, l'encrier et une plume.

— Baron de Simiane, reprit le comte d'un ton plein d'autorité, asseyez-vous à cette table et prenez la plume.

Comme galvanisé par la parole du comte, le baron s'avança automatiquement, s'assit et prit la plume.

— Maintenant, dit M. de Rosamont, écrivez.

— D'abord, fit de Simiane, dites-moi ce que vous voulez me faire écrire.

— Soit. Vous allez écrire ceci :

“ J'avais une fortune, je l'ai perdue au jeu ; depuis quelques années, je ne vis plus que d'expédients. Dégoûté de la vie, je mets fin à mes jours.

Et ajouta le comte, vous signerez :

“ GALLIEN, voyageur de commerce.”

Le baron se dressa tout d'une pièce et le rictus grimaçant : — Je ne veux pas écrire cela, prononça-t-il d'une voix sombre.

— Ah ! Alors, préférez-vous écrire cela :

“ Je suis le baron de Simiane et me fais passer pour le comte de Linois que j'ai empoisonné en Amérique, afin de m'emparer de ses papiers, de son nom, de tout ce qu'il possédait. J'ai empoisonné Ludovic de Mégrigny, mon beau-frère ; un bandit payé par moi a poignardé Henri de Bierle, qui me gênait, et j'ai volé la fortune de ma sœur et de ma nièce. Ecrasé sous le poids de mes crimes et me faisant horreur à moi-même, je me suicide.

Le baron resta muet, fixant sur le comte un regard de fou...

Tout à coup, Mlle Dubessy poussa une exclamation.

— Ah ! je me ranime, dit-elle, la parole m'est rendue, la force revient à mes membres.

Lentement, pendant que ses joues s'estompaient de roses, elle se dressa sur ses jambes.

— Monsieur le comte, prononça-t-elle, vous n'obtiendrez rien de cet homme ; il ne se tuera pas, car il est lâche, lâche !

— Peut-être vous trompez-vous, mademoiselle, répondit le comte ; je ne crois pas que le baron de Simiane veuille attendre sa condamnation en cour d'assises plutôt que de se faire justice lui-même.

— Monsieur le comte, s'écria la jeune fille, laissez cet homme ! je vous en prie, emmenez-moi d'ici, ne restons pas plus longtemps dans cette horrible maison !

— Cui, mademoiselle, nous allons partir dans quelques instants.

S'adressant au baron, le comte reprit :

— Le suicide ou la mort sur l'échafaud, choisissez. Si vous sortez vivant de cette maison, vous serez immédiatement livré à la justice. Maintenant voulez-vous écrire ?

De Simiane était tombé peu à peu dans une sorte d'hébétément.

Il s'affaissa sur son siège et reprit la plume qu'il plongeait dans l'encrier.

Machinalement, sous la dictée de M. de Rosamont, il écrivit :

“ J'ai eu des passions terribles ; j'ai perdu au jeu tout ce que je possédais et j'en suis réduit à vivre d'expédients. Une pareille existence ne peut durer plus longtemps. Dégoûté de la vie, je mets fin à mes jours.”

Et il signa :

“ GALLIEN, voyageur de commerce.”

Il jeta la plume, et se tournant brusquement vers le comte :

— Que voulez-vous faire de ce papier ? demanda-t-il.

— Il va rester sur cette table.

— Je ne comprends pas, balbutia le misérable.

— Vous auriez pu oublier d'écrire, répliqua froidement le comte ; il ne faut pas qu'on sache que l'homme qu'on trouvera mort dans cette chambre, est le baron de Simiane, s'étant fait appeler comte de Linois.

—Ainsi, comte de Rosamont, vengeur de victimes, grand justicier, vous me condamnez à me suicider ?

—Oui, parce qu'il ne vous reste pas d'autre chose à faire.

De Simiane se remit sur ses jambes. Sa physionomie, où tous les muscles étaient en mouvement, avait pris une expression hideuse.

—Je n'ai pas d'arme, je ne peux pas me tuer ! prononça-t-il sourdement.

Et il eut un rire nerveux, satanique.

Sur la table, devant le baron, le comte déposa son revolver, en disant :

—Voilà l'arme !

De Simiane s'empara vivement du revolver, et le misérable allait tirer à bout portant sur le comte, lorsque les deux hommes, qui ne le quittaient pas des yeux, bondirent sur lui et le désarmèrent.

Un sourire amer crispa les lèvres de M. de Rosamont.

—De Simiane, dit-il avec le plus grand calme, venez-vous donc d'être atteint subitement d'un accès de folie ? A quoi, je vous le demande, un assassinat de plus vous a-t-il mené ? Comprenez donc, malheureux, que c'est surtout en souvenir de notre amitié d'autrefois, que je vous conseille de vous soustraire à une condamnation infamante.

Pierre, continua le comte, replacez ce pistolet sur la table.

Et, s'adressant de nouveau à de Simiane :

—Nous allons vous laisser seul et libre de faire ce qu'il vous plaira. Mais je dois vous prévenir que vous tenteriez inutilement de prendre la fuite, la porte de l'hôtel est gardée et avant que vous eussiez fait trois pas dans la rue, vous seriez saisi au collet et immédiatement conduit au parquet du procureur de la République.

Vous me reverriez là devant le juge d'instruction, et, alors, le comte de Rosamont serait votre accusateur.

Sur ces mots, le comte tourna le dos à de Simiane, et, s'adressant à la jeune fille :

—Venez, mademoiselle, dit-il d'un ton affectueux, venez, une voiture nous attend dans la rue.

Claire s'accrocha au bras de M. de Rosamont, et ils sortirent de la chambre.

Les deux compagnons du comte restèrent encore quelques secondes avec le baron, puis ils sortirent à leur tour.

Alors, de Simiane lança autour de lui des regards éperdus, farouches, poussa un rugissement de rage impuissante et s'affaissa comme une masse.

Passant devant la veuve Crapelet, qui se tenait debout et toute tremblante à la porte de son bureau, le comte lui dit :

—Surtout, madame, n'oubliez aucune de mes recommandations.

La porte de l'hôtel était ouverte et devant, contre le trottoir, attendait un landeau attelé de deux chevaux.

Le comte ouvrit la portière, aida Claire à monter, puis, dès qu'il eut pris place à côté de la jeune fille et refermé la porte, les chevaux s'élançèrent au grand trot.

Mlle Dubossy entra chez elle par l'escalier dérobé et se rendit sans bruit dans sa chambre.

Ni M. Darimon, ni Julie, ni personne au château ne pouvait soupçonner que Claire avait passé plusieurs heures à Poitiers.

La jeune fille était brisée et se tenait à peine debout. Elle avait grand besoin de se mettre dans son lit et de demander au sommeil de reparer ses forces.

C'est qu'elles avaient été violentes, terribles, les émotions qu'elle venait d'éprouver successivement.

Cependant, machinalement, elle s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit et dirigea ses regards sur le pavillon.

Le logement d'Edouard était dans les ténèbres et silencieux comme la veille quand elle était sortie pour aller rejoindre la fausse comtesse de Linois.

Il doit être rentré depuis longtemps, se dit-elle ; où donc est-il allé ?

Elle reforma la fenêtre, se déshabilla, se mit au lit et ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil, qui fut cependant agité par d'horribles cauchemars.

FIN DE LA TREIZIÈME SÉRIE.

La 14^e série a pour titre: *RAYON DE SOLEIL.*

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

"LE SAMEDI"

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, - - - 5 CENTINS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A POIRIER, BESSETTE & CIE,

Ferniers de la circulation,

516 RUE CRAIG, Montreal.

OCCASION !

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig,

LIVRES DE NOTES

MAGNIFIQUE LIVRE DE NOTES relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cts.

TROIS CHARMANTS LIVRES DE NOTES, 4 pouces par 2½, couverts toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cts.

Tous ces articles sont envoyés *franco* par la poste aux prix ci-dessus marqués.



GUERIE PAR DEUX BOUTEILLES. 5
CARROLL, IA., juillet 1889.

Depuis 10 ans je souffrais d'un mal de tête, parfois si violent, que je pensais jamais pouvoir me guérir. J'avais fait usage de bien des remèdes sans aucun résultat. Enfin j'ai acheté du Tannique Nerveux du Père Koenig. A la deuxième dose je me suis senti soulagé, et à la deuxième bouteille, j'étais parfaitement guéri.

DELHI, Ostr., 4 Janv. 1891.

Ma femme a pris 6 bouteilles de Tannique Nerveux du Père Koenig pour convulsions, et depuis elle n'est sentie guérie. Je crois que votre médicament a obtenu l'effet désiré. Je la recommande hautement à toute personne qui souffre de cette terrible maladie. "L'Épilepsie," et j'espère le ciel vous veuille en aide dans vos excellents travaux. JOHN GRANT.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

du Rev d J. McGowan, Cayville, New York: "Je vous recommande de faire venir six bouteilles du Tannique Nerveux du Père Koenig, et qu'elle en fasse usage selon les directions. Ce remède a guéri beaucoup de personnes de ma paroisse."

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.
A Montréal, par E. Léonard, 113 rue St-Laurent.

Grande Sensation!

LES

CHEVALIERS DU POIGNARD

Magnifique Roman à Bon Marché

15 c. - seulement 15 c.

17 c. - par la poste - 17 c.

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour **LES CHEVALIERS DU POIGNARD**, contenant 260 pages grand format, que **LE SAMEDI** vient de publier.

HATEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

POIRIER, BESSETTE & CIE.,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

AVIS SPECIAL

ANNETTE VALSE Grande réduction de prix. Prix réduit de 60 à 40 cents.

ENVOYÉ FRANCO SUR RÉCEPTION DE 40 CTS.

Poirier, Bessette & Cie, 516 Rue Craig.

- Liste des numeres parus dans la **Bibliothèque a Cinq Cents**
- Le Banquier des Pirates, 1re série.
 - L'Archipel en feu, 2e série.
 - Tancrède de Ithnan.
 - Le Petit Vieux des Batignoles.
 - La Rose Blanche, 1re série.
 - Le Dernier des Enfants d'Edouard, 2e série.
 - Le Pêcheur de Perles, 1re série.
 - Les Frères de la Cote, 2e série.
 - Les Voleurs du Cheval, 1re série.
 - La Chasse aux brigands, 2e série.
 - Le Peau Rouge, 3e série.
 - Le Crime de Florioffe, 1re série.
 - La Révélation, 2e série.
 - Colomba 1re série.
 - La Vengeance Corso, 2e série.
 - Le Fou Yegot, 1re série.
 - L'Invasion, 2e série.
 - Le combat de Falkenstein, 3e série.
 - L'Honorable Criminel.
 - Le bureau de Poste de St Martin-les-Monts, 1re série.
 - Bon sang ne peut mentir, 2e série.
 - Valérie 3e série.
 - L'Héritage Fatal, 1re série.
 - Le Jettatore, 2e série.
 - La Jeune Indienne, 1re série.
 - Partie pour le Canada, 2me série.
 - Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re série.
 - La Fille de Margarete, 2e série.
 - Le Diamant Caché, 1e série.
 - Camille, 2e série.
 - Le Testament du Commandeur, 3e série.
 - Une Famille Corso.
 - La mort de Pierre Duvernoy, 1re série.
 - La Folle, 2e série.
 - Le Sacrifice de Germaine, 3e série.
 - La Vengeance, 4e série.
 - La Justice de Dieu, 5e série.
 - Ginèvra.
 - La Chasse à l'Héritage, 1re série.
 - Le bal Masqué, 2e série.
 - Les Deux Sœurs, 3e série.
 - Le Revenant, 1re série.
 - Tom Sandons, 2e série.
 - L'Œil de Vichnou, 3e série.
 - L'homme à l'oreille cassée, 1re série.
 - Le colonel Fougas, 2e série.
 - Vœu de Hainc, 1re série.
 - Le Chat du bord, 2e série.
 - La Brûle-Gueule, 3e série.
 - Philopon le Pouipican, 4e série.
 - Chouans et Républicains, 5e série.
 - A coups de fusil, 6e série.
 - L'Enlèvement de Jean, 7e série.
 - Kernoc, 8e série.
 - A la Balonnnette, 9e série.
 - Le secret de Philopon, 10e série.
 - Crochetout.
 - Le dernier des Trémolin.
 - Le mangeur de Poudre.
 - L'Assassinat de Versailles.
 - Le crime de la rue St Laurent, 1re partie, Le Meurtre.
 - 2e " La chasse à l'Homme.
 - 3e " L'Expiation.
 - La mort d'un Forçat, 1re partie, L'Évasion du Bagno.
 - 2e " Forçats et Gendarmes.
 - 3e " La mort de Rougot.
 - Le condamné à Mort, 1re partie, Le Mort Ressuscité.
 - 2e " L'Echafaud.
 - Les Ecumeurs de Rivières, 1re partie, Les débutants du Bossu.
 - 2e " A la recherche de son Père et fils [Père].
 - Vingt ans à la Bastille, L'Assassiné Vivant, 1re partie, Le Crime.
 - 2e " Disparu.
 - 3e " Le Déductivo et 1re partie de Floréal.
 - Floréal, 1re partie, 2e partie, Dans les Mines.
 - 3e " La famille Charlot.
 - Sans Cour, 1re série.
 - La Voix Maudite, 2me série.
 - Le Fou, 3me série.
 - Le Mariage ou l'Echafaud, 1re série.
 - L'assassin de sa Femme, 2e série.
 - Le Mari empoisonné, 3e série.
 - Une misérable fin, 4e série.
 - Les Jeunes Filles de Paris, 1re série.
 - Les Mauvaises Langues, 2e série.
 - Le Secret d'une Morte, 3e série.
 - Le Cœur et l'Honneur, 1re série.
 - Ivresse du Cœur, 2e série.
 - Désespoir et Suicide, 3e série.
 - Les Mariages d'Intérêt, 1re série.
 - Un Mariage d'Inclination, 2e série.
 - Un Duel au Mariage, 3e série.
 - Les Mariages d'Amour, 4e série.
 - Un Mariage Heureux, 1re série.
 - Les Deux Rivaux, 1re série.
 - Deux Epreuves, 2e série.
 - Le Mariage Rompu, 3e série.
 - La belle suicidée, 4me série.
 - Le Pardon, 1re série.
 - Les Flançailles, 2e série.
 - Le Doyen et l'Honneur, 3e série.
 - Les Tempêtes du Cœur, 4e série.
 - Un Double Mariage, 1re série.
 - Graziella, 1re série.
 - Une Tombé, 2e série.
 - Le Fou par Amour, 1re série.
 - Les Brigands, 1re série.
 - Une nuit d'angoisse, 2e série.
 - La Maison du Franc, 3e série.
 - Le Beau-François, 4e série.
 - Le Loup dans la Bergerie, 5e série.
 - La Rovanche de Vasseur, 6e série.
 - Le Vol et l'Amour, 1e série.
 - L'Épreuve, 2e série.
 - Le Malfaitour, 3e série.
 - Je vous tuera, 4me série.
 - Vendu par son Père, 1e série.
 - Les angoisses d'un Père, 2e série.
 - Le bon Ange, 3e série.
 - Le Coupable, 4e série.
 - Une Révélation Pénible, 5e série.
 - Un coup de théâtre, 6e série.
 - Les chevaliers du couteau, 1re série.
 - La lettre enchantée, 2e série.
 - Un Drama dans un puits, 3e série.
 - Amour! Amour! 4e série.
 - Les Guoux, 5e série.
 - La Fille de la Victime! 6e série.
 - La Sentence, 7e série.
 - Une Légende Indienne, 1re série.
 - Le Sorcier, 2e série.
 - La Vengeance d'une Femme, 3e série.
 - Les Deux Haines, 4e série.
 - Les Deux Orphelins, 1re série.
 - Les Ravisseurs, 2e série.
 - Enlèvement et Duel, 3e série.
 - La Frochard, 4e série.
 - La Petite Aveugle, 5e série.
 - Le Mariage Forcé, 6e série.
 - Le Calvaire d'une Orpheline, 7e série.
 - L'Histoire de Marianno, 8e série.
 - La Prison des Flançais, 9e série.
 - L'Egoïsme du Cœur, 10e série.
 - Une Famille qui tue, 11e série.
 - L'Avoué, 12e série.
 - La Fin d'une Infortune, 13e série.
 - Fin d'une Misérable, 14e série.
 - Amour et Bonheur, 15e série.
 - Jean Loup, 1e série.
 - Jean Loup, 2e série.
 - Légende de l'homme en 3e série.
 - L'Amour d'un Sauvage, 4e série.
 - L'Enfant du Malheur, 5e série.
 - Doux Larmes, 6e série.
 - L'Oiseau Noir, 7e série.
 - Colombo et Vautours, 8e série.
 - Le Commencement de la 9e série.
 - Le Dossier d'un Bandit, 10e série.
 - Un Bouquet-Fait Parler, 11e série.
 - Le Réveil de Joanne, 12e série.
 - Le Rendez-Vous, 13e série.
 - La Mémoire du Cœur, 14e série.
 - Russe contre Russe, 15e série.
 - Le Triomphe de la 16e série.
 - L'Argent n'est Rien, 17e série.
 - Les yeux d'une Femme, 18e série.
 - Le Mort Vivant, 19e série.
 - Vengeance de Femme, 20e série.
 - Le Vrai Châtiment, 21e série.
 - La Belle Dyorah, 22e série.
 - La Dame en Noir, 1e série.
 - La Dame en Noir, 2e série.
 - La Provocation, 3e série.
 - Une Pago d'Amour, 4e série.
 - L'Enlèvement de l'Enfant, 5e série.
 - L'Enfant Retrouvé, 6e série.
 - Amis et Rivaux, 7e série.
 - Le Réveil d'une Volente, 8e série.
 - Prologue d'une 9e série.
 - Bonheur Perdu, 10e série.
 - La Rovanche de 11e série.
 - Soldats et Bandits.

DEPOT CENTRAL
DE JOURNAUX
CENTRAL
NEWS PAPER DEPOT
139 d'Alouillon Quebec.
VICTOR MARIE
AGENT